



La mode migrante

Avec l'Organisation internationale pour la migration et le consulat de Suède



Hannah Arendt de Margarethe Von Trotta : une exhortation à la réflexion

(lire la suite page 7)



Journal de Paris (2) L'édito de Hüseyin Latif, page 5



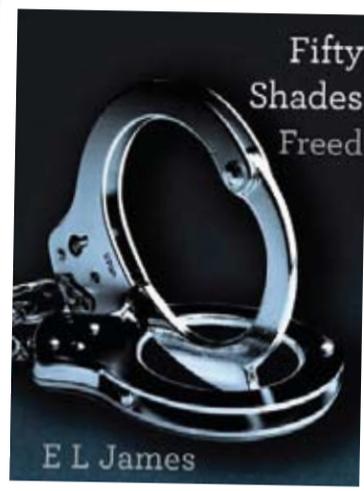
Barışan Ege Fırıldak

Un champion du monde à Saint Benoît

(lire la suite page 9)

Supplément

14^e festival international de théâtre lycéen francophone d'Istanbul



Fifty Shades : La trilogie qui mériterait d'être fouettée

(lire la suite page 7)

Elmaz Kocadon : la poésie dans l'âme

(lire la suite page 10)



Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 98, Mai 2013

Çiya Sofrası, ou la mémoire de la cuisine anatolienne

Çiya Sofrası, triple restaurant à Kadıköy, est mené d'une main de maître par son chef, Musa Dağdeviren. Ce passionné de cuisine mais avant tout de culture culinaire nous explique ce que son restaurant tente de transmettre. Au-delà d'un simple repas, c'est toute la culture anatolienne qui se retrouve dans notre assiette.

Pouvez-vous vous présenter brièvement et nous parler de votre passion pour la cuisine ?

Je viens d'une famille de boulangers. Dans la maison de mon enfance, qui se trouvait près de Gaziantep, je vivais au milieu de maisons avec des grandes cours, dans lesquelles on préparait à manger. J'ai donc toujours vécu dans la culture de la cuisine. Depuis tout petit je me souviens de m'être intéressé à la cuisine et à ce que faisait ma mère.



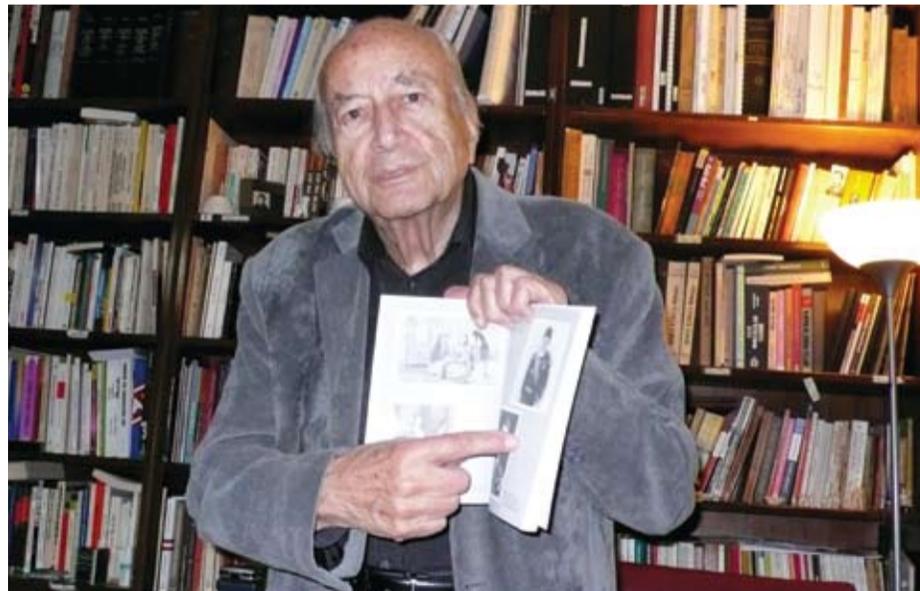
Musa Dağdeviren

Et je me suis toujours intéressé également à toutes les pratiques culinaires des différentes communautés qui m'entouraient. Je suis même allé jusqu'à vivre avec les nomades (yörük) qui se promenaient à dos de chameaux, à la fois pour en apprendre sur leur vie sociale mais aussi leurs techniques culinaires

(lire la suite page 12)

Hıfzı Topuz, une vie d'engagement

Installé dans son bureau débordant de livres et de masques africains, Monsieur Hıfzı Topuz, à 90 ans, revient sur son expérience et son incroyable parcours, alliant journalisme et littérature, qui l'ont amené à être connu et reconnu, bien au-delà des frontières turques.



Une éducation distinguée

Hıfzı Topuz est né en 1923, à Istanbul, dans une famille francophone depuis des générations. On ne retrouve pas de journaliste dans sa famille, mais des personnalités proches du pouvoir, en commençant par son arrière-arrière-grand-père, beau-père du sultan Osman, fondateur de l'Empire ottoman. L'un de ses grands-pères était lui-même gouverneur général d'Arabie Saoudite, ancienne province de Turquie. Enfin, certains de ses oncles et cousins étaient des fonctionnaires hauts placés de la République, auprès d'Atatürk.

M. Topuz a reçu une éducation de qualité, entamée dès ses cinq ans, à l'école Saint Jean-Baptiste. Après avoir déménagé à Kadıköy, Hıfzı Topuz a été inscrit à l'école primaire Saint-Louis. « J'étais un élève très régulier et très travailleur. » À la suite de la fermeture de l'école Saint-Louis, il a passé sa cinquième année d'études à Galatasaray. Une mutation qu'il a beaucoup appréciée, puisque de nombreux membres de sa famille y ont également étudié. Puis Hıfzı Topuz est allé au lycée Galatasaray à Beyoğlu, pour choisir ensuite l'Université d'Istanbul pour y étudier du droit.

(lire la suite page 3)



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

L'apparition de l'action de groupe en droit français : Un mythe qui deviendra réalité ?

(lire la suite page 4)

Concert de clôture de la saison musicale NDS

Orchestra'Sion
30 mai à 19h30
Chef : Orçun Orçunsel



Retour sur...

L'élargissement ne connaît pas de crise, l'édito de Mireille Sadège, p. 2

La moralité en politique, une tribune de Victor Le Roux, p. 6

« La guerre conduira inexorablement à la réunification de la Corée », l'interview de Barthélémy Courmont, p. 6



L'affaire Cahuzac, crise de la gouvernance socialiste ou crise de la République ?

Un article d'Olivier Buirette, à lire sur le site du journal

Entrecroisements d'amitiés franco-turques



Face à la crise, des solutions flexibles... ou plutôt adaptées

Quel visage prend la crise actuelle aux Etats-Unis et en Europe et quelles solutions pour y faire face ? Laurent Baecheler, notre interviewé, docteur en économie et professeur à Sciences Po Paris, insiste sur le fait qu'à chaque modèle correspond ses solutions, l'austérité ne pouvant être une réponse universelle. Il revient sur la flexibilité érigée en valeur absolue aujourd'hui, qui questionne notamment l'avenir du modèle français hérité des Trente Glorieuses. Il conclut en proposant à l'Union Européenne de jouer un rôle de gardien et de tremplin vers des investissements d'avenir pour les Etats membres.

D'après Jeff Madrick, analyste au Roosevelt Institute et auteur d'un livre retentissant consacré au triomphe de la finance : «Le Dow Jones s'envole parce que les entreprises gardent les salaires bas» que pensez-vous de ce commentaire ? Est-ce la preuve de l'inefficacité des politiques d'austérité ?

La compression des salaires en période de crise est un phénomène de marché normal, surtout pour une crise aussi sévère que celle de 2008 et surtout pour une économie aussi flexible que l'économie américaine. Cela fait partie des mécanismes de réajustement qui permettent à une économie en crise de redémarrer. On observera ensuite une période de hausse des salaires réels lorsque le chômage aura diminué et que l'économie aura redémarré. On peut y trouver une des multiples raisons de l'augmentation des cours boursiers aux États-Unis, les entreprises rétablissant leurs profits à la faveur de salaires comprimés. Une raison fondamentale, et qui rejoint l'analyse précédente, est que le Dow Jones est en train de récupérer ce qu'il a perdu au cours de la crise. C'est d'ailleurs l'esprit de l'interview que donne Jeff Madrick et à laquelle la question fait référence. Il y décrit une économie américaine résiliente et en train de sortir de la crise par un regain de consommation. Ce dernier s'explique par le désendettement des ménages qui compense la compression des salaires réels. D'autres indicateurs confirment cette reprise américaine, comme la baisse tendancielle du chômage. De leur côté, les économies européennes s'enferment dans la crise et le chômage, à force de politiques d'austérité et d'objectifs de réduction des déficits budgétaires irréalistes dans les conditions de croissance actuelles. Il y a donc bien un désaveu des politiques d'austérité, mais pas pour les raisons que la question sous-tend. La compression des salaires américains est une des conditions de la reprise économique aux États-Unis, alors que les politiques d'austérité européennes ont peu de chance de produire les effets escomptés. **La compétitivité, la flexibilité, l'allongement de la durée du travail, la réduction des dépenses, l'amaigrissement de l'État-providence... Ces dis-**

positions permettent-elles réellement une sortie de crise en France ? Est-ce la fin des acquis sociaux en France ?

C'est une question trop complexe pour être traitée en quelques lignes. Disons simplement qu'il fait peu de doutes que le modèle économique et social français présente des caractéristiques qui le rendent moins résilient que d'autres en période de crise : il est généreux sans présenter les capacités de flexibilité qu'ont les modèles que l'on trouve en Scandinavie (où la protection des chômeurs par exemple est conditionnée à un contrôle exigeant de la recherche d'emploi), ou en Allemagne où l'augmentation du chômage en période de crise est amortie par une plus grande compétitivité industrielle. De plus le modèle français n'a pas su tenir compte dans la période récente des évolutions sociétales tendancielles.



C'est notamment le vieillissement démographique qui impose de manière évidente que les gens travaillent davantage pour pouvoir maintenir un niveau de protection sociale équivalent. Il est par exemple impossible de concevoir que l'on puisse maintenir un régime de retraite dans lequel l'âge de la retraite est en gros inférieur de 20 ans à l'espérance de vie à la naissance, alors que la situation était exactement à l'inverse il y a quelques décennies. Cela n'est par exemple pas compatible avec un modèle social dans lequel les gens choisissent, pour caricaturer, de travailler moins (ce qui est la réalité française) pour travailler mieux (la productivité française est l'une des plus élevées dans le monde) et avoir davantage de

temps libre (à condition d'avoir un emploi). Si l'on entend par fin des acquis sociaux la remise en question du modèle hérité de la période de croissance exceptionnelle dite des Trente Glorieuses, alors oui il faut probablement s'y résoudre, même si cela ne fait pas plaisir de devoir envisager une telle régression. Tout ceci n'est finalement qu'évidence et bon sens, et le problème n'est donc pas là. Le véritable défi est de procéder à une réforme maîtrisée du système, comme certains pays ont su le faire, et de ne pas devoir subir un ajustement douloureux qu'imposeraient des pressions extérieures échappant à tout contrôle. C'est ici que l'Europe (je veux dire par là les autorités européennes et nationales en charge du processus d'intégration) a un rôle clé à jouer, pour éviter par exemple les phénomènes de concurrence fiscale et sociale à l'échelle du continent. Le pire serait de devoir renoncer au modèle social européen (qui existe bien, il suffit de sortir d'Europe pour s'en convaincre) par manque de volontarisme politique. Il y a moyen de préserver un système social malgré tout généreux, y compris en France, à condition de procéder aux ajustements nécessaires, et d'envisager la question de la préservation du système de protection sociale à un échelon plus global. **Une politique industrielle européenne sur le modèle de la PAC est-elle envisageable et peut-elle sauver l'UE de la crise ?**

Une politique industrielle européenne pourquoi pas, sur le modèle de la PAC certainement pas, car nous avons en la matière une sorte de chef-d'œuvre d'absurdité et de gaspillage. Je suis de ceux qui pensent que la PAC n'a rien à faire dans le giron des politiques européennes, d'autant qu'elle ne fait qu'alimenter des rivalités nationales stériles qui paralysent l'Union Européenne et la détournent des vraies priorités, comme le démontrent une fois de plus les négociations pathétiques sur le budget européen qui doit être adopté pour la période 2014-2020. À l'évidence, l'UE devrait mettre la priorité sur les dépenses d'investissement susceptibles d'augmenter la croissance potentielle de la zone à long terme : infrastructures de transport et de réseaux d'information, recherche et développement, mobilité des chercheurs et des étudiants, économie verte, etc. Nous en sommes encore loin, et là encore les négociations budgétaires actuelles n'inspirent pas l'optimisme. Par ailleurs la sortie de crise en Europe passe par une résolution des problèmes qui sont à la racine de cette crise, qui est une crise de gouvernance économique par manque de capacités en la matière. Il faut aller vers davantage de coordination fiscale et budgétaire pour consolider l'union monétaire qui a été adoptée avec le Traité de Maastricht.

* Propos recueillis par Sophie Clément



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'élargissement ne connaît pas la crise

Mais de quel élargissement parle-t-on ? Bien évidemment, de celui de l'UE. Il est vrai que depuis le début de la crise économique, la question a été mise de côté et ne revient plus à l'ordre du jour.

Les médias, pour leur part, disposent de sujets en suffisance, avec les dettes sans cesse croissantes des États membres - sans oublier ceux qui se retrouvent dans une situation plus qu'inquiétante (Grèce, Espagne, Italie...), le désespoir croissant des Européens confrontés à une montée spectaculaire du chômage, les mesures d'austérité qui exaspèrent les citoyens des pays de l'UE et conduisent à l'apparition d'un climat de mécontentement et de protestation, et enfin la montée du populisme à l'instar de ce qui s'est passé lors des dernières élections en Italie et en Grèce. Le nombre d'euroceptiques ne cesse d'augmenter, tout comme les formations politiques comme le mouvement Cinq Etoiles de Beppe Grillo en Italie et le nouveau parti allemand anti-euro alternatif pour l'Allemagne créé le 14 avril dernier. Ces mouvements prônent la sortie de la zone euro et contestent la légitimité de l'UE. Ce que confirment les résultats de l'Eurobaromètre : depuis le début de la crise, la confiance en l'Union européenne a reculé de 32 points en France, 49 points en Allemagne, 52 en Italie, 98 en Espagne, 44 en Pologne et 36 en Grande-Bretagne.

Mais au grand plaisir des europhiles, l'élargissement de l'UE se poursuit. En effet, la Croatie intégrera l'UE le 1er juillet prochain, et en 2014, ce sera au tour de la Lettonie d'y faire son entrée. Rappelons aussi qu'à l'origine de l'accord portant la normalisation des relations entre la Serbie et le Kosovo conclu le 19 avril dernier à Bruxelles, se trouvait aussi la perspective d'adhésion à l'UE. Comme on peut le constater, l'horizon et le processus d'intégration à l'UE semblent vertueux pour le pays candidat, qui sous le contrôle de la Commission procède à la modernisation de son économie, règle ses problèmes et différends avec ses voisins et enfin va tout mettre en œuvre pour se transformer en Etat de droit. Mais le processus vertueux peut s'arrêter si la perspective disparaît, comme c'est le cas pour la Turquie, où l'absence de volonté politique et la mauvaise foi des pays membres ont totalement découragé les Turcs pro-européens qui croyaient en l'Europe et y voyaient leur avenir.

Mais alors, comment expliquer cette défiance des acteurs économiques, tout comme celle des citoyens européens, envers l'Union ? La réponse, il faut la chercher dans l'incapacité des dirigeants européens et nationaux à définir un projet d'avenir porteur d'espoir - et non de peur comme c'est hélas le cas actuellement.

Restaurant et Hôtel, en plein cœur
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Hıfzı Topuz, une vie d'engagement

(Suite de la page 1)

Camille Bergeot, ancien maître d'études du lycée Galatasaray devenu plus tard attaché culturel auprès de l'ambassade de France, lui obtient une bourse de dix mois, qu'il puisse effectuer son doctorat de droit en France. Pour autant, cette durée n'a pas été suffisante pour obtenir le diplôme ambitionné. Mais de cette période, il garde un souvenir inoubliable des manifestations auxquelles il participait à Paris. « C'était en 1952, à la mutualité Vel d'Hiv, il y avait des manifestations partout. C'était sensationnel d'être avec des gens de gauche, des socialistes, des marxistes et des communistes. Cela m'a beaucoup apporté de connaître ces gens, de lire régulièrement la presse socialiste, mais je n'étais membre d'aucun parti. J'étais totalement indépendant. C'était vraiment une occasion formidable de vivre à Paris, de vivre cette période pleine d'enthousiasme, d'émotion, de manifs, de réactions... ». Sans oublier sa rencontre avec les artistes turcs installés à cette époque à Paris, comme Abidin Dino et Fikret Mola.

Une carrière précoce de journaliste

Alors qu'il n'était pas encore diplômé de la faculté, M. Topuz a commencé à travailler comme reporter au quotidien *Akşam*. Lors de son année à Paris, il continuait à envoyer des reportages au journal, et écrivait également pour un journal littéraire nommé *Yeditepe*.



À son retour de France, Hıfzı Topuz est promu chef des informations, ce qu'il est resté jusqu'en 1958. Cette année-là, les orientations du journal ont été modifiées suite à un changement de propriétaire, c'est pourquoi M. Topuz est parti. Lorsque le journal a connu des difficultés, il a été racheté par M. Malik, qui appartenait alors à la même promotion de Galatasaray que le journaliste. M. Topuz a été promu directeur de publication du journal, mais n'a pas bénéficié de l'indépendance qui lui était assurée par le nouveau propriétaire. En effet, celui-ci avait établi d'étroites relations avec des hommes politiques, et critiquait régulièrement la préparation et le contenu du journal selon ses propres intérêts. Hıfzı Topuz quitte alors le journal, considérant en effet l'indépendance du journalisme comme une valeur essentielle.

Au chômage pendant un an, M. Topuz en profite pour parfaire son éducation journalistique. Une formation de trois mois était alors proposée à Strasbourg, dans un centre international d'enseignement du journalisme. Hıfzı Topuz y participe, et cela lui permet alors de faire de nombreuses rencontres. Il poursuit ce séminaire avec un stage d'un mois auprès du journal *Le Monde*.

L'UNESCO, une remarquable opportunité

De retour de Paris et grâce aux contacts que M. Topuz a pu lier lors de ses voyages en France, il est informé d'un poste va-

cant à l'UNESCO, ce qui l'intéresse d'emblée. Le journaliste est sélectionné parmi un choix de 80 candidats...

Hıfzı Topuz est alors nommé à un poste nouvellement créé : celui de spécialiste en formation du journaliste. Il nous confie avoir eu de la chance d'avoir suivi la formation à Strasbourg, car elle lui a donné les qualifications officielles nécessaires au poste. Le poste fait suite à un projet de l'UNESCO, qui était l'enseignement du journalisme à travers le monde. M. Topuz nous explique leur action : « D'abord en France, l'UNESCO a aidé à la création du centre de Strasbourg. Ensuite leur action s'est étendue au monde entier. On a créé des régions pour le développement de l'enseignement du journalisme, mais il n'y avait pas de spécialistes en la matière. »

M. Topuz a travaillé pour l'UNESCO pendant 25 ans. Il a d'abord travaillé en faveur du projet de formation des journalistes, puis pour le développement des moyens d'information dans les pays en voie de développement. « Il s'agissait de la création des nouveaux journaux et radios, particulièrement en Afrique. A l'époque, en Afrique francophone, après le départ des colonialistes, il n'y avait pas de médias à proprement parler. C'est pourquoi je suis allé 40 fois en Afrique, pour aider à la création des nouveaux médias. J'ai passé un an au Congo pour la formation des journalistes, c'était une excellente occasion. » Au Congo justement, M. Topuz a été l'invité d'honneur du 50^{ème} anniversaire de la création de la presse.

Une immense reconnaissance professionnelle en Turquie

M. Topuz prend un an de congé en 1974 afin de rentrer en Turquie, nommé directeur général adjoint chargé de la radiodiffusion. Mais cette expérience n'a pu durer qu'un an seulement, suite à la chute du gouvernement Ecevit. En effet, chaque gouvernement est chargé de nommer les dirigeants des médias publics.

Après avoir pris sa retraite à l'UNESCO à 60 ans selon les lois françaises, en 1983, M. Topuz commence à enseigner le journalisme dans les écoles, d'abord à Eskişehir, à l'université Anadolu, puis à l'université d'Istanbul, ensuite à Galatasaray. « J'ai enseigné plusieurs années le journalisme, l'histoire de la presse, l'éthique professionnelle, la communication politique, la communication internationale. »

Une deuxième carrière : écrivain à succès

« J'ai écrit mon premier roman en 1998, *Meyyale*. C'était le nom de mon arrière-grand-mère. J'ai commencé à publier la rédaction de mes romans, et depuis j'ai écrit une quarantaine de livres, des romans, des livres professionnels... »

Déjà à l'école, M. Topuz se souvient : « La composition m'intéressait beaucoup, j'avais toujours des bonnes notes ». Les romans de l'ancien journaliste sont pour autant spécifiques. En effet, ce sont des romans historiques, dont la trame comme les personnages sont basés sur l'histoire moderne, vulgarisée par la plume de M. Topuz. C'est le premier auteur turc à introduire cette pratique, qui est aujourd'hui reprise par de nombreux écrivains en Turquie.

M. Topuz nous confie également sa méthode d'écriture. « J'écris de manière manuscrite. J'ai une secrétaire à laquelle je dicte le manuscrit. Pendant la période estivale, elle vient chaque jour, et en dehors de cette période, deux jours par semaine. »

Il met également un point d'honneur à écrire sans employer de mots étrangers, et à rester proche du niveau de langue de ses lecteurs, avec qui il garde de nombreux contacts. C'est ainsi qu'il définit la communication : envoyer des messages à l'issue de leurs propres réactions, être dans l'interaction.



Journalisme et indépendance

À l'UNESCO, Hıfzı Topuz a notamment été directeur de la section pour la circulation libre et équilibrée de l'information. Il nous raconte avec la passion qu'il a conservée une campagne de l'UNESCO contre les monopoles et les agences internationales. Le projet était intitulé « protection des journalistes », en faveur de leur indépendance. Son action au sein de cette section consistait notamment à organiser des réunions nationales et internationales pour la protection des journalistes. Il se souvient que ces projets recevaient l'hostilité des grands propriétaires, et notamment de l'Institut de la Presse Internationale.

Mais aujourd'hui, de tels projets n'existent plus au sein de l'UNESCO. M. Topuz l'explique par l'évolution du journalisme depuis ses débuts. « À l'époque, les propriétaires des journaux à Istanbul étaient tous des journalistes de formation. Ils débutaient leur



propre journal. Ensuite, il y a eu le développement économique et technologique, et la presse nécessitait un grand capital, un investissement énorme. Les journalistes ont été plus ou moins liquidés, et les journaux sont rattachés par les holdings. Les propriétaires des holdings ont d'autres intérêts, ils ont besoin de l'aide financière du gouvernement. S'ils lui font opposition, leurs intérêts dans les autres domaines sont menacés. C'est pourquoi les dirigeants des holdings exercent une certaine pression sur la politique des journaux. Donc les journaux et journalistes ne sont plus libres. Et en France, c'est plus ou moins la même chose. Aujourd'hui, dans ce contexte capitaliste, les journalistes des grands médias ne sont plus indépendants. »

Il renvoie à une autre possibilité d'information et de diffusion des idées, qui est Internet, avec les réseaux sociaux qui ont récemment vécu un développement inédit. Ils sont aujourd'hui les concurrents affichés des médias classiques. Selon M. Topuz, même si l'on essaie de les contrôler aujourd'hui, une certaine liberté reste possible. « Je crois en le développement de la technologie moderne. Je pense que les jeunes trouveront des solutions, des formules, pour s'adapter aux nouvelles conditions, pour se débarrasser de certains rouages. »

* Propos recueillis par Hüseyn Latif et Caroline Delaire

Sophistication des opérations.



TAV Airports sert des millions de passagers et des milliers d'avions dans douze aéroports sur trois continents. Fort de son savoir-faire approfondi, TAV se concentre sur les moindres détails des opérations aéroportuaires afin de fournir le service parfait.

AEROPORT ISTANBUL ATATURK • AEROPORT ANKARA ESENBOGA • AEROPORT IZMIR ADNAN MENDERES
AEROPORT ANTALYA GAZIPASA • AEROPORT DE TBILISSI • AEROPORT DE BATUMU • AEROPORT ENFIDHA-HAMMAMET
AEROPORT MONASTIR HABIB BOURGUIBA • AEROPORT SKOPJE ALEXANDRE LE GRAND
AEROPORT OHRID ST. PAUL L'APOTRE • AEROPORT DE MEDINE • AEROPORT DE RIGA

www.tavairports.com

TAV
Airports
Live, Smile and Fly!



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

L'apparition de l'action de groupe en droit français : Un mythe qui deviendra réalité ?

L'action de groupe finira-t-elle par connaître une consécration en droit français ? La question est opportune car son apparition figurait parmi les promesses de campagne de François Hollande et est donc de nouveau d'actualité.

Toutefois, force est de reconnaître que depuis plus de vingt ans, toutes les tentatives d'introduction en droit français de l'action de groupe ont échoué. Les causes de ce blocage sont multiples : outre la pression du patronat qui craint pour la compétitivité des entreprises françaises et s'effraie des coûts assurantiels qui en découleraient, des obstacles juridiques demeurent, à commencer par l'obligation d'identification de l'ensemble des co-demandeurs. Celle-ci est en effet obligatoire en vertu de l'adage bien connu « nul ne plaide par procureur ». Cette règle, qui trouve sa justification dans le respect des droits de la défense – principe à valeur constitutionnelle – interdit qu'une action de groupe avec une option d'exclusion soit admise en droit français. Autre obstacle de taille : le respect de la présomption d'innocence auquel porte atteinte la campagne d'information, destinée à porter à la connaissance des potentielles victimes l'existence de l'ac-

En effet, la création d'une class action à la française a été annoncée par Benoît Hamon, Ministre chargé de la consommation, dans le cadre d'une nouvelle loi sur la protection du consommateur. Elle devrait être présentée en Conseil des ministres le 2 mai prochain.

L'action de groupe est une procédure d'origine américaine. Elle permet à un groupe de victimes d'un même dommage causé par une même personne d'agir collectivement en justice pour obtenir réparation du préjudice.

L'intérêt d'une telle procédure est de permettre la réparation d'un dommage modeste mais sériel pour lequel un recours individuel est exclu en raison du faible montant du préjudice subi, ce dernier s'avérant inférieur aux frais qu'engendrerait la mise en œuvre d'un recours individuel.

Ainsi, la création d'une action de groupe en droit français permettrait à des victimes ayant subi un préjudice modique de se regrouper afin d'exercer un recours collectivement, sans que celles-ci soient préalablement identifiées. Ces dernières pouvant alors se greffer à l'action – régime de l'adhésion volontaire au groupe dit opt in – ou s'exclure de l'action – régime de l'adhésion présumée dit opt out – à la suite d'une campagne d'information leur permettant d'avoir connaissance de l'action de groupe intentée.

tion de groupe intentée. Néanmoins, afin d'éviter cette difficulté, il est possible de prévoir que cet appel au public n'intervienne qu'après un premier jugement qui statuerait sur le principe de la responsabilité^[1].

Enfin et surtout, il sera noté que sur le plan constitutionnel, il est indispensable que l'information du consommateur ait bien lieu afin qu'il puisse donner un consentement éclairé à l'action à laquelle il participe^[2].

Il est ainsi heureux que le projet de loi qui sera présenté en mai prochain en Conseil des ministres ait pris la mesure de ces obstacles, faisant le choix d'un régime avec option d'adhésion, et d'un schéma procédural dans lequel l'établissement de la responsabilité de l'entreprise précéderait la campagne d'information. Ce qui permettra aux consommateurs concernés de se signaler pour obtenir réparation de leurs dommages.

Néanmoins, il sera noté que l'exercice d'une action de groupe sera circonscrite à la seule réparation des dommages matériels et seules les associations de consommateurs agréées auront la faculté d'introduire ces actions, à l'exclusion des avocats au grand dam de ces derniers.

[1] S. Guinchard, *Une class action à la française ?*, D. 2005. 2180

[2] Cons. Const., 25 juillet 1989 DC n° 89-256 – Cons. Const., 13 mai 2011, n° 2011-126 – Dalloz 2012, p. 507 : *Constitution et action de groupe*



Ali Türek

Dans notre passage « Tünel »

Il pleut sur Istanbul. Il pleut et rien ne s'arrête. Une dizaine de jeune reste debout devant une porte en fer forgé, dans une rue qui monte vers la grande Avenue d'Istiklal. Ils fument et parlent; ils fument et frémissent de froid. Dans quelques instants, certains d'entre eux vont se diriger vers un petit passage en face du « Tünel ».

Voilà, ils y sont. Sortis des cours obligatoires de stage au Barreau d'Istanbul, chacun d'entre eux a une voix interne distincte. L'un regarde sa montre, il doit retourner à l'office pour continuer à traduire quelques décisions. L'autre, pourtant, pense sans cesse à comment finir le mois avec ce qu'il reste de son salaire. Un triangle innocent d'amour lie deux amies très proches. Un autre essaie d'arriver à la fin des lignes de ses chroniques pour le mois suivant. Des regards se croisent, s'échappent.

A quelques mètres du Barreau, ils ont leur ordre du jour, propre à eux, mais incapable de résister à celui de leur ordre professionnel. A l'image d'un jeu d'échecs parfois sans règles, un antagonisme juridico-politique est en marche entre le Barreau et le Ministère, le dernier pas vers le sommet étant la contestation ministérielle de la légalité des actes des dirigeants du Barreau.

Des doutes se mêlent à des cancans. Des peurs rencontrent les têtes en l'air. Une simple question les entoure. Il reste à savoir ce que le lendemain apporterait à leur ordre, à leur profession, voire à leur vie entière.

Lorsqu'on évoque les discours prononcés lors de l'Assemblée Générale Extraordinaire, deux images de ces deux mois leur restent percutantes et présentes. On se souvient de Maître Orhan Adli Apaydin, à qui il a été rendu hommage par les mots du président de l'Union Internationale des Avocats, Maître Jean-Marie Burguburu. Preuve sublime de l'honneur de sa profession; son nom domine, aujourd'hui, la rue où ces jeunes restent debout et proches de peur d'avoir froid. De même, on voit, devant les yeux, des œillets dédiés à la mémoire d'une femme exceptionnelle récemment décédée, Gülçin Çaylıgil. Face à l'oppression féroce d'un pouvoir autoritaire, deux exemples d'une résistance courageuse et d'une justesse puissante...

Il pleut sur Istanbul et l'indépendance de la défense reste actuelle. Là où une séparation entre l'ordre des avocats, le pouvoir politique et l'appareil judiciaire constituent à la démocratie, cette défense demeure profondément primordiale et essentielle. Encore, au milieu de ces relations persistent des inquiétudes simples et naïves de jeunes stagiaires. Sous la voix douce de Stacey Kent, leur angoisse annonce la nuit qui tombe.

Il pleut sur Istanbul et les gouttes de pluie, ces pierres précieuses transparentes, passent. On s'aperçoit, d'une manière brutale, que ce n'est qu'une simple clarté qui leur manque et qu'on ne veut que du soleil dans ce jardin d'hiver.



Eren Paykal

Les notations financières : mythe ou réalité ?

Les analyses des fameuses sociétés de notation financière telles que Standard&Poor's (S&P), Moody's ou Fitch suscitent généralement un vif intérêt dans l'opinion publique turque ainsi que dans les centres économiques du pays lors des publications de celles-ci.

Récemment Standard&Poor's, très critiquée lors de sa précédente publication par le Premier Ministre turc Monsieur Recep Tayyip Erdoğan, a déclaré que la notation de crédit à long terme de la Turquie était haussée de BB à BB+. Comme vous le savez, dans l'échelle de cette société, ce niveau reflète le seuil juste en-dessous de la valeur d'investissement. S&P a apprécié l'évolution financière de la Turquie et a loué sa performance macroéconomique tout en se concentrant sur les développements politiques du pays, à savoir le processus de paix et les prochaines élections présidentielles, municipales et législatives (en 2014 et en 2015 respectivement).

De ce fait, S&P a salué le processus comme étant l'une des raisons de cette augmentation, en précisant qu'avec la possibilité de paix, les dépenses sécuritaires diminueraient et le commerce frontalier connaîtrait un certain es-

sor. La société de notation a en outre averti que les politiques budgétaires et financières devraient être menées indépendamment des élections susmentionnées.



Les réactions à cette hausse ne se sont pas fait attendre. Le Premier Ministre Monsieur Recep Tayyip Erdoğan a poursuivi ses critiques en jugeant la notation non scientifique et non équitable ayant une aspiration idéologique. Le Ministre de l'Economie M. Zafer Çağlayan a quant à lui émis ses réserves concernant cette décision en affirmant que celle-ci ne

constituait en fait que le pardon de la société et une tentative de se racheter. Le Ministre, de retour des Etats-Unis, a affirmé que la Turquie était suivie avec attention et appréciation de par le monde et que ces dix dernières années, elle avait attiré 123.7 milliards US\$ d'investissements étrangers.

Quant au secteur privé turc, il partage grosso modo le point de vue du gouvernement. Il se dit satisfait de cette hausse mais la trouve insuffisante et tardive.

Rappelons la place de la Turquie dans les principales sociétés de notation financière :

Fitch : BB+ . Une note est nécessaire pour la note BBB -, valeur d'investissement.

S&P : BB+ . Une note est nécessaire.

Moody's : Ba 1. De même, une note est nécessaire.

Bien sûr, les doutes et les critiques subsistent toujours pour ces institutions, de grande renommée certes, mais aussi quelque peu chahutées à la suite de plusieurs controverses survenues en particulier durant la crise mondiale, menaçant par la même occasion la crédibilité et le sérieux de ces agences de notation financière.



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

Mon premier article de cette année s'intitulait « Journal de Paris ». Quatre mois plus tard, en voici un nouveau...

La deuxième semaine du mois d'avril, j'ai suivi la visite à Paris de Bülent Arınç, Vice-Premier Ministre.

Dans tous ses discours tenus lors des trois jours de sa visite à Paris, Bülent Arınç a déclaré que, malgré les quelques refroidissements qui auraient pu se produire dans le passé avec la France, les relations bilatérales se sont normalisées avec le changement politique dans ce pays, et qu'il est convaincu qu'elles vont se renforcer dans un proche avenir.



Soulignant que les relations franco-turques sont bien établies et que la Turquie a été influencée par la France, notamment au niveau de l'administration de l'état et dans les domaines du droit et des universités, Arınç a déclaré que le volume des échanges commerciaux, actuellement de 15 milliards d'euros, était insuffisant, et qu'ils espéraient également son accroissement.

Le 13 avril au soir, j'ai participé au siège central de l'Unesco à Paris à la présentation du film « Le fleuve coulant vers l'occident » préparé par le Centre de Recherches sur les Civilisations de l'Université de Bahçeşehir. Les premiers discours de la soirée, prononcés par Irina Bokova, Di-

Journal de Paris (2)

rectrice Générale de l'Unesco, et Gürcan Balık, Ambassadeur de Turquie auprès de l'Unesco, ont été écoutés avec intérêt dans une salle comble.

Balık, Représentant Permanent de la Turquie auprès de l'Unesco, a déclaré que le Premier Ministre Recep Tayyip Erdoğan accordait beaucoup d'importance au dialogue des cultures, puis a détaillé l'initiative que mène la Turquie avec l'Espagne et les Etats-Unis à ce sujet.

J'ai eu l'occasion de m'entretenir un moment avec Madame Benguigui, Ministre de la Francophonie, après le discours qu'elle a tenu. Déclarant d'emblée que « faire avancer le dialogue avec la culture et la connaissance constitue la plus grande bataille contre l'ignorance », elle a expliqué qu'elle était elle-même d'origine algérienne, qu'elle avait été réalisatrice de cinéma avant d'entrer en politique et qu'elle a toujours accordé de l'importance au dialogue entre les civilisations dans les films qu'elle a tournés.

Avant de procéder à la présentation de certaines scènes du film, Bekir Karlağa, scénariste, et Enver Yücel, Président du Conseil d'Administration de l'Université, ont chacun prononcé un discours. Le dernier intervenant était Bülent Arınç.

Le 14 avril, j'ai participé à la rencontre « Médias turcs en Europe et problèmes liés ». Ces réunions d'information qui réunissent les représentants des médias turcs venus de toute l'Europe sont, désormais, devenues une tradition.

Précédemment, j'avais déjà participé aux rencontres de Cologne et de Bruxelles. Dans l'organisation au siège de Paris de cette rencontre effectuée avec la participation de Murat Karakaya, Directeur général de Presse et Information (BYEGM) ;

Kemal Öztürk, Directeur général de l'Agence Anadolu (AA) ; Ibrahim Şahin, Président de la Radio et Télévision Turque (TRT) ; David Dursun, Président du Conseil Supérieur de la Radio et Télévision (RTÜK) ; Mehmet Atalay, Président de l'Association des Publicités de Presse (BİK), et Gürsel Dönmez, Vice-Président de la Direction des Turcs à l'Etranger et Communautés Affiliées (YTD), n'oublions pas les participations de Defne Bayraktar, Attachée de presse, et de Şelale Karatay, responsable au sein du même bureau.

Le troisième rendez-vous important de Bülent Arınç était au CERI, le 15 avril. Cette réunion a suscité le plus grand intérêt des Parisiens : à tel point que l'on a dû fermer les portes 15 minutes avant le début de la réunion tant le salon était bondé... Lors de cette réunion aussi, nous avons pu apprécier l'éloquence de Monsieur le Vice-Premier Ministre Bülent Arınç.



Pendant ce temps, Monsieur l'Ambassadeur Tahsin Burcuoğlu, observateur attentif de toutes ces réunions, était comme toujours le centre d'intérêt de la presse. Lors du repas qu'il a offert en l'honneur de Bülent Arınç et des représentants de la presse, il s'est longuement entretenu avec eux, avec son habituelle sollicitude. Le 18 avril, j'ai suivi les travaux du workshop organisé par Rafet Şişman, le talentueux directeur de THY à Paris. Je ne puis



poursuivre sans mentionner ici Madame Kalbiye Noyan et Monsieur Gökhan Çete, hôtes de la réunion qui se déroulait dans les bureaux de l'Office du Tourisme, célèbre adresse de la Turquie à Paris.

Le même jour au soir, j'étais invité à la résidence de l'Ambassadeur Gürcan Balık, Président de la Délégation Permanente auprès de l'Unesco.

Gürcan Balık, à 39 ans, a été nommé à la Représentation Permanente de la Turquie auprès de l'Unesco à Paris, fonction occupée par d'anciens ambassadeurs. Auparavant, Balık avait occupé des fonctions dans des régions où l'activité politique est dense et importante pour Ankara, comme Londres, Washington et Tiflis.

Balık, qui avait été Directeur de cabinet au Ministère des Affaires Etrangères d'Ali Babacan, avait poursuivi ses fonctions avec Davutoğlu. Gürcan Balık, qui a activement œuvré à pratiquement tous les sujets qui touchent la politique étrangère turque de ces cinq dernières années, s'est occupé personnellement de tous les invités.

Le 19 avril, mon dernier rendez-vous à Paris a été une visite de courtoisie au nouveau Consul Général à Paris, Turgut Kural. Suite à un accident de métro, je suis arrivé en retard à mon rendez-vous et mon entrevue a été réduite à 40 minutes. Monsieur Kural, bien légitimement, ne voulait pas faire attendre les enfants leucémiques qui lui rendaient visite à l'occasion du 23 Avril. Pour ce jeune et talentueux diplomate, il s'agit du deuxième mandat à Paris ; son turc parfait et sa distinction sont immédiatement remarquables. Il m'a promis que nous nous reverrons.

Destruction du cinéma Emek : « C'est un crime culturel »

S'il est un défenseur du cinéma Emek depuis les toutes premières rumeurs de sa disparition, c'est bien le critique turc de cinéma Atilla Dorsay. Il est tout à la fois porteur et créateur de l'histoire de cette salle : « Cette salle a ouvert ses portes dans les années 20, ce fut le cinéma par excellence de ce quartier, qui a toujours été un quartier de cinéma. Dans les années 30-40 c'était la salle la plus prestigieuse de la ville [...]. Quand j'ai mis mes pieds à Istanbul dans les années 50, Emek, qui s'appelait Melek (« ange » en turc) à l'époque, était l'endroit où, avec mes parents, nous allions voir des films, projetés sur cet immense écran que nous n'avions pas chez nous, à Izmir. Je me souviens de ces fauteuils, de cet espace fabuleux à l'image des plus vieilles salles du monde, de Londres, de Paris, de Vienne. [...] A partir du début des années 80, le festival en a fait sa salle principale, et de ce fait, elle a reçu des dizaines de célébrités célèbres venues à Emek soit pour présenter leurs films, soit pour recevoir un prix d'honneur. Cela va d'Antonioni à Le-louch, de Chabrol à Bob Rafelson... ».

Une salle de cinéma représente tellement plus qu'un simple lieu de projection. C'est évidemment un lieu chargé de souvenirs, mais c'est aussi un espace qui donne naissance à bien des vocations : « Emek a été le temple qui a enseigné l'art du cinéma à des générations. Les grands réalisateurs du jeune cinéma turc qui font fureur aujourd'hui dans le monde entier, comme Nuri Bilge Ceylan, Semih Kaplanoğlu... avouent volontiers qu'ils ont eu leur éducation cinématographique pas seulement dans certaines écoles de cinéma mais aussi à Emek » révèle Atilla Dorsay.

Mais aujourd'hui, Emek est voué à disparaître. Tout un projet prévoit déjà une « modernisation » du bâtiment : une galerie marchande sera installée, ainsi qu'un multiplexe où plusieurs salles de cinéma seront créées. Le cinéma Emek sera « réinstallé » au quatrième étage, et il est envisagé de conserver certains de ses attributs, à l'image des frises décoratives d'une particulière beauté. Mais est-ce réellement une consolation ? Atilla Dorsay déclare avec émotion : « Il faut comprendre que ces vieilles salles ont aussi une âme,

un caractère, ce sont des espaces magiques, où les mémoires de ces vieux films sont sûrement cachées quelque part. Les souvenirs de toutes les pièces de théâtre (parce qu'Emek a aussi été un théâtre), tous les films, tous les concerts, qui sont passés ou bien qu'on a donné là-bas sont cachés quelque part, et ce ne sera plus la même chose, même si on recrée la salle dans ses dimensions originales quelques étages au dessus ». Révolté, il continue : « C'est un scandale, c'est un crime culturel qui est en train de s'effectuer dans cette vieille rue, qui en a vu des choses. Evidemment la ville, la culture, le quartier vont résister à tout cela, ils vont toujours subsister. Et Emek, qui malheureusement est en train de se mourir, va rester dans la mémoire collective de cette ville et de ce peuple ».

En réaction à la fermeture du cinéma, Atilla Dorsay a déclaré le lundi 8 avril qu'il n'écrirait plus dans le journal Sabah. « Dans l'un de mes articles, qui a eu beaucoup d'échos à l'époque, j'avais dit « Emek yoksa, ben de yokum », ce qui veut dire « Si Emek n'est pas là, moi je ne suis pas là non plus ». J'avais alors expliqué que je ne sup-



porterais pas de voir cette salle fermée, que je tenais à ce qu'elle reste ouverte, et qu'au moment où ils commenceront sa démolition, moi je casserai ma plume. C'est finalement le cas aujourd'hui. J'ai donc quitté mon journal, je l'ai fait à travers un article qui a un côté extrêmement sentimental... Et qui a beaucoup touché les gens, il paraît ». Atilla Dorsay et tous ceux qui tiennent à la sauvegarde d'Emek continueront la lutte tant qu'un espoir sera là. A la manifestation du 7 avril, qui a fait beaucoup parler d'elle en raison de la violence policière qu'elle a suscitée, Atilla Dorsay était présent, aux côtés d'autres grands noms du cinéma, dont le réalisateur Costa-Gavras. Et lors de la cérémonie de clôture du 32^{ème} Festival du Film d'Istanbul, de nombreuses pancartes se sont levées à de nombreuses reprises, marquant ainsi le soutien du Festival à cette lutte. A la fin de la soirée, un souhait fut même évoqué : que le 33^{ème} Festival du Film d'Istanbul s'ouvre au cinéma Emek.

« La guerre conduira inexorablement à la réunification de la Corée »

Barthélémy Courmont est professeur de sciences politiques à Hallym University (Corée du Sud), chercheur associé à l'IRIS et rédacteur en chef de Monde chinois, nouvelle Asie, il nous décrypte la crise dans la péninsule coréenne.

Que se passe-t-il actuellement dans la péninsule coréenne ? S'agit-il d'une provocation de plus de la part des dirigeants de la Corée du Nord ou bien les prémisses d'une guerre ?

La Corée du Nord s'est lancée dans une nouvelle vague de provocations, pratique dont elle est devenue coutumière depuis la fin de la Guerre froide. On remarque ainsi que si le ton est monté d'un cran, et que la rhétorique de Pyongyang est d'une grande agressivité, cela ne se traduit pas par des mouvements de troupes ou de matériels qui laisseraient à penser que la guerre est imminente. Il y a une différence entre l'effet d'annonce d'un conflit à grande échelle, et le conflit lui-même. Il est dès lors, sous réserve bien sûr d'une escalade devenant incontrôlable, excessif de parler de prémisses d'une guerre, qui reste hautement hypothétique.

Quel est selon vous l'intérêt de Pyongyang de provoquer une guerre ? Et a-t-il réellement les moyens d'une guerre contre le Japon et les Etats-Unis ?

Il est évident qu'une guerre se solderait par une défaite rapide et totale de la Corée du nord, et très certainement par un effondrement du régime. Et ce quel que soit l'adversaire, compte tenu du caractère rudimentaire des capacités nord-coréennes, l'arme nucléaire mise à part bien entendu. Dans ce contexte, l'intérêt pour Pyongyang de déclencher une guerre est nul. On peut dès lors s'interroger sur les motifs justifiant l'attitude de Pyongyang, et la réponse vient de la stratégie du fou mise en place par Kim Jong-il, et reprise aujourd'hui par son fils. Le régime nord-coréen marchande le dialogue sur son programme nucléaire et la menace qu'il fait peser sur ses voisins. Cette stratégie fonctionne depuis deux décennies, et les résultats sont assez probants : le régime est toujours en place, malgré son caractère anachronique, et les dirigeants restent à leur poste.

Les tambours de la guerre n'annoncent-ils pas plutôt un changement de régime en Corée du Nord ? Ce changement vous paraît-il réaliste ?

Difficile de savoir de quoi sera fait le fu-

tur dans la péninsule coréenne. Certains experts se sont risqués depuis la fin de la Guerre froide à prophétiser la fin du régime nord-coréen, tous se sont trompés. Il est certain que le pays, et donc le régime, est très fragile, et qu'il peut s'effondrer à tout moment. Mais bien malin qui pourra prédire ce moment. On peut en revanche considérer que la guerre conduira inexorablement à la réunification. La Corée du Nord le veut-elle ? Non. La Corée du Sud y est-elle préparée ? Non.

La Chine, le Japon et les Etats-Unis sont unis contre le programme nucléaire de la Corée du Nord, mais qu'en est-il sur l'avenir de la Corée notamment sa réunification ?

Cette question n'est pas à l'ordre du jour des discussions officielles entre Washington et Pékin, et on ne l'évoque pas non plus à Tokyo. On peut même considérer qu'elle n'est pas le souhait de ces trois acteurs, qui lui préfèrent un statu quo plus confortable. Une Corée réunifiée est, potentiellement, un rival économique de taille pour le Japon, qui devra en plus, qu'il le veuille ou non, participer à l'effort économique de reconstruction de la Corée du Nord.

Pour les Etats-Unis, une Corée réunifiée signifie la fin du caractère indispensable de la présence militaire américaine, et du partenariat stratégique avec Séoul, qui n'existe qu'en raison de la menace nord-coréenne. La Chine peut s'accommoder d'une Corée réunifiée, mais la situation actuelle lui convient très bien : Pékin est le seul partenaire de Pyongyang, et renforce son statut de puissance indispensable dans la péninsule.

Qu'est-ce qui distingue la Corée du Nord de l'Iran quant à leur volonté d'accéder aux technologies nucléaires ?

Ce ne sont pas du tout les mêmes motivations. Pour l'Iran, l'arme nucléaire est une arme de prestige, qui lui permet de se hisser à un niveau de puissance régionale. Pour la Corée du Nord, il s'agit d'une arme de survie, sans laquelle il y a de fortes chances que le régime s'effondre. Il s'agit même d'une arme du pauvre, si on tient compte du fait que l'entretien de ce programme nucléaire, dont les résultats restent à démontrer, est finalement assez faible, en comparaison avec l'effort surhumain que ce pays devrait effectuer pour maintenir ses capacités conventionnelles au niveau de celles de Séoul et, plus encore, de Washington.

* Mireille Sadège



La moralité en politique

« Si le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument ». Alexis de Tocqueville

Suite aux révélations successives concernant la fraude fiscale, et aux mensonges éhontés et répétés du ministre délégué en charge du Budget, le Président de la République François Hollande a annoncé un plan de moralisation de la vie politique. De telle sorte que chaque ministre s'est vu contraint de participer à un déballage médiatique patrimonial. Mais cette volonté de transparence ne signifie pas pour autant une élévation de la morale. Car sans le travail d'investigation réalisé par les seuls journalistes de Mediapart, Jérôme Cahuzac n'aurait eu aucune peine à cacher ses quinze millions d'euros dans des paradis fiscaux. La moralité ne se décrète pas, il en va de l'éthique et de la vertu des individus. Dès lors comment mesurer l'intégrité et la moralité – qu'on ne saurait contraindre par des lois – de ces hommes politiques? Comment aussi ne pas céder à la rhétorique du « tous pourris » quand les affaires de fraude fiscale et de corruption se multiplient depuis des années dans le paysage politique? On ne compte plus les affaires politico-financières de la vie politique française, du financement occulte de la campagne de Balladur qui a donné lieu à l'affaire Karachi, à l'affaire Elf, les frégates de Taiwan l'affaire de corruption des frères Guérini, l'affaire Woerth-Bettencourt, etc. La liste est longue et non-exhaustive, la Ve République regorge de scandales, la IIIe République a aussi eu son lot d'affaires, on se souviendra entre autres du scandale autour de la construction du canal de Panama. Pots-de-vin, abus de pouvoir, prise illégale d'intérêts, fraude fiscale, posent la question de l'intégrité des hommes politiques, tant ces pratiques semblent trop souvent assimilées à l'action politique. Combien d'élus ont été condamnés et continuent à briguer des mandats électoraux ? Les citoyens voudraient dans l'idéal que leurs représentants politiques se parent d'une moralité universelle et d'une équité sans faille. Et c'est bien le minimum qui peut être attendu de ceux qui détiennent

le pouvoir au nom du peuple. Mais la professionnalisation en politique semble favoriser ce genre d'affaires, par la multiplication des mandats électoraux, l'entre-soi politique, et la rotation d'une même élite dans les arcanes du pouvoir. Quand nous connaissons les maux dont souffre la démocratie – et pas seulement en France, il devient nécessaire de trouver les remèdes pour assainir la vie politique. Quelques pistes sont à explorer, telle la stricte limitation à un ou deux mandats électifs, la déclaration publique des conflits d'intérêt – affectant le processus décisionnaire des élus, et surtout la réappropriation du débat politique et de la *Res Publica* par les citoyens. Ceci afin que le citoyen puisse représenter à un moment dans sa vie ses concitoyens. La création d'instances de contrôles devant lesquelles chaque élu aurait à rendre des comptes de son action politique peut aussi s'avérer être un bon moyen pour assainir la vie politique française. Ces instances fonctionneraient comme autant de contre-pouvoirs luttant contre les connivences corruptrices. Car comme le démontre l'accumulation des affaires de corruption politico-financières : laisser se constituer au sein du pouvoir une conscience d'appartenance à une même élite politique tourne très souvent en défaveur du peuple à un moment ou à un autre.

Ainsi le simple cache-misère de la « moralisation » lancé par François Hollande ne saurait abolir ces pratiques dans la politique, une réforme démocratique et sociale en profondeur semble aujourd'hui plus que nécessaire et attendue. Non seulement parce que le comportement non-éthique des politiciens affecte de plein fouet la démocratie, mais aussi parce que le peuple français durement touché par la crise risque d'exprimer son mécontentement dans les urnes ou dans la rue et se tourner vers des alternatives beaucoup plus radicales.

* Victor Le Roux

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

Billet d'humeur

Le gouvernement veut faire table rase

Tout a commencé avec un incident regrettable. Ensuite, on a commencé à leur reprocher de mener une vie un peu trop confortable. L'ambiance qui régnait au sein du gouvernement était insoutenable. Les accusations devenaient incontestables, le suspect numéro 1 finit enfin par passer à table. Et puis François Fillon a proposé de jouer cartes sur table. Ne voulant point passer pour détestable, François Hollande demanda à tous ses Ministres de déballer leur cartable. Pensant pouvoir tabler sur une totale transparence et faire ainsi table rase, le résultat n'en était pas moins lamentable... D'aucuns s'étaient bien gardés de déclarer ce qu'ils avaient de plus no-

table, affichant d'insignifiantes tablettes, une malheureuse table de ping-pong et quelque autre appareil jetable. Le connétable était soudainement transformé en brave homme charitable revendiquant une piètre étable. A ce jeu, bon nombre d'entre eux étaient imbattables. Pendant ce temps, tout le reste passait sous la table. Le Président se voulait intraitable. Dès lors, on délaissa les grands crus au profit de vins de table. Fini les plaisirs de la table ! Cela en rendait plus d'un irritable, mais il valait mieux ne pas remettre le problème sur la table au risque de se retrouver sur un siège éjectable.

* Daniel Latif

Fifty Shades : La trilogie qui mériterait d'être fouettée

Le compte est fait : 70 millions de lectrices se sont délectées des trois tomes d'EL James, prétendant relater l'histoire d'amour passionnée entre Christian Grey, riche et torride, et la timide et naïve Anastasia Steele. Ameutés par la trilogie pressentie comme le best-seller de la décennie, chaque média a pris soin de relayer le phénomène à ses lecteurs, répétant bien souvent les mêmes analyses ou critiques, sans se fonder pour autant sur une lecture des livres. La critique que je vous propose se base sur le principe contraire.

Cet ouvrage m'a terrifiée. D'abord, évidemment, par son style. Quand l'auteur doit s'en remettre à d'innombrables « Oh mon Dieu » et « Doux Jésus ! » afin de tenter de pimenter l'une des trois scènes érotiques du roman de 500 pages, il y a de quoi être déçu. Et désarmé face aux dizaines de pages remplies négligemment par des échanges d'e-mails cucul entre les deux personnages. Puis, lorsque l'on apprend que la talentueuse EL James a écrit son navet truffé de fautes d'orthographe sur son Blackberry sur la route du travail, on comprend mieux la platitude du scénario, l'insignifiance désespérante des personnages, et l'ennui qui dévore lors des scènes de cul, qui sont pourtant la raison d'être de ces 500 pages. Mme James, peut-être est-il un peu tard pour baisser les yeux, invitée à toutes les émissions télévisées américaines, et se défendre en affirmant qu'on ne s'attendait pas à un tel succès. Même si c'est bien compréhensible.

Soyons clair : je peux comprendre les femmes appréciant un style facile à lire, accessible. Des goûts et des couleurs... Mon opinion sur le style d'EL James, bien que largement partagée, ne prétend pas à l'universalité, et j'ai conscience de le rejeter parce que je suis de ceux qui aiment l'écriture peaufinée. Je suis même ravie que le roman ait permis à des femmes de retrouver leur désir et de pimenter leur sexualité, même s'il a fallu acheter des menottes molletonnées en tissu imprimé panthère pour cela. Et plains de tout cœur les maris quittés qui n'ont pas survécu à la comparaison avec l'Homme suprême,

Christian Grey. Et souhaite bon courage à toutes ces femmes qui cherchent avidement son équivalent dans le monde réel. Simplement, parce qu'il n'existe pas, et que c'est bienheureux.

Voilà en quoi cette trilogie constitue, à mon sens, une énorme imposture. Elle est parvenue à faire considérer à des femmes que se faire contrôler, corps et âme, dominer, agresser, dépucceler et déshumaniser par un sadique dominateur pervers était excitant, et donc, désirable. Comment transmettre une telle idée à 47 pays ? Choisir un jeune milliardaire, beau à mourir, possédant un hélicoptère et sachant le piloter. Lorsque la jeune, naïve et vierge Anastasia Steele débarque, par un concours de circonstances, dans le bureau du businessman, croise ses yeux gris et fait connaissance avec sa personne froide et détestable, celle-ci est évidemment prête à abandonner son honneur pour quelques orgasmes. Car après avoir découvert la « chambre rouge des douleurs », la jeune Anastasia se voit soumise aux moindres désirs de Christian Grey. Ses fréquentations, son alimentation, son sommeil, sa façon de s'habiller, et j'en passe, sont sous strict contrôle de M. Grey. La jeune fille doit obéir sans hésitation à celui qu'elle devra respectueusement appeler « Monsieur », et ce dernier s'octroie le plaisir de la punir corporellement et sévèrement en cas d'insoumission de la jeune femme.

Associer ces pratiques à l'univers du sadomasochisme est au mieux une stratégie marketing réussie, au pire une insulte,

car le SM est avant tout un jeu basé sur le consentement mutuel d'adultes renseignés. Or c'est loin d'être le cas d'Anastasia, complètement inexpérimentée, qui se renseigne sur Wikipédia sur conseil de Christian Grey. Celle-ci subit en outre un contrôle total du « dominant », bien au-delà des pratiques sexuelles, et ce sans jamais signer le contrat sordide présenté par Grey avec nonchalance.

Ce livre fait simplement l'apologie du harcèlement et de l'abus d'une jeune fille innocente par un homme riche et puissant. Il ose, au fil de ses longues pages, faire croire à ses lectrices que ces pratiques comblent sa soumise. Lorsque l'ingénue perd sa virginité, elle n'expérimente pas moins de trois orgasmes, et jouit ensuite dès qu'elle est effleurée, fessée, dominée. En réalité, on peut aisément imaginer qu'une femme recevant de tels traitements soit détruite, autant sur le plan psychologique que physique. Mais malgré quelques sursauts d'amour-propre, Anastasia reste aux côtés de son bourreau dont le côté sadique « lui fait peur », pour ne pas finir « seule avec des chats et de la littérature britannique comme seule compagnie ».

De nombreuses critiques ont félicité les lectrices et l'ouverture à leurs propres désirs inavoués. Pour autant, il me semble que la tâche d'un bon journaliste consiste à lire les œuvres auxquelles on fait référence, et ceci pour éviter de telles erreurs. Dans ce livre, la femme est inexistante et entièrement vouée aux désirs de l'homme. Tout n'est que soumission. Le personnage d'Anastasia est volontairement



indéfini, afin que chaque femme puisse s'y identifier. Alors, tant mieux si les fans se contentent de créer des bandes annonces du film, dans lequel une vraie histoire d'amour naît. Ils n'ont pas compris le livre. Tant mieux si les femmes font plus l'amour à leur mari qu'avant la lecture de la trilogie. Mais qu'en est-il de l'image de la femme, soumise et inférieure, et de l'homme, considéré à de nombreuses reprises comme un animal, véhiculée par l'ouvrage ? Si les lectrices considèrent ceci comme une histoire d'amour, que faut-il en déduire de leurs attentes vis-à-vis d'un homme ? Considèrent-elles cette relation comme normale, ou désirable ? Et enfin, Mme James ne pouvait-elle pas régler sa crise de la quarantaine sans intoxiquer 70 millions de femmes ?

Dans la crainte de certaines conséquences, je referme le premier tome après sa lecture. Anastasia vient de se faire battre par Christian et se révolte. J'ai en effet rêvé que cela constitue la morale bienheureuse de ce roman. Mais la soumise, dépendante de son bourreau, finit par lui avouer son amour et cherche à se faire pardonner. Ils se séparent ainsi, puisque Grey refuse tout compromis. J'ai rangé le livre en espérant qu'Anastasia Steele n'ait pas revenir ramper aux pieds de son agresseur, et ai tenté d'oublier l'existence des deux autres tomes...

* Caroline Delaire

Hannah Arendt de Margarethe Von Trotta : une exhortation à la réflexion

Le dernier film de Margarethe Von Trotta *Hannah Arendt* a investi pour un temps les salles obscures d'Istanbul, dans le cadre du 32^{ème} Festival du film IKS. Une belle occasion de se pencher sur un moment important de la carrière de la philosophe allemande : l'élaboration de sa théorie sur la banalité du mal. En 1961, Hannah Arendt se rend à Jérusalem pour suivre le procès du nazi Adolf Eichmann. En tant qu'envoyée spéciale du New York Times, elle publiera ses réflexions sous la forme d'articles d'abord, puis dans un livre : *Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal*. Sa pensée suscite la controverse : plutôt que de condamner cet homme dans son rapport, elle essaye de le comprendre. Elle voit en Eichmann la définition même du bureaucrate, et tente d'expliquer ses actions. Face au jugement de l'Histoire qui se déroule pendant le procès, Hannah Arendt exa-

mine la nature des gestes de l'homme condamné d'avance. Incomprise, elle se met à dos un grand nombre de ses amis et collègues, mais maintiendra jusqu'à la fin son indépendance d'esprit.

Le film de Von Trotta s'intéresse à ce moment particulier de la vie d'Hannah Arendt et réussit l'exploit de retranscrire à l'écran la réflexion de la philosophe. Il nous permet d'assister à l'élaboration d'une théorie aujourd'hui connue de tous, et, plus important encore, acceptée. Dans le rôle de la philosophe, une actrice fétiche de Von Trotta, Barbara Sukowa, qui nous offre une Hannah Arendt magistrale. Libre, juste et audacieuse, la Hannah Arendt de Barbara Sukowa nous rapproche également du personnage privé qu'était la philosophe. Rencontre avec l'actrice.

Le film met en avant deux difficultés : tenter de réfléchir, de vouloir com-

prendre un sujet qui est chargé émotionnellement, et assumer des idées avant-gardistes. Pensez-vous que ce film puisse avoir un écho dans le monde d'aujourd'hui ?

Oui bien sûr. Ce film a un rôle de prévention, il encourage les gens à penser et non pas à suivre simplement les leaders. Les idées avant-gardistes trouvent toujours de la résistance. Mais nous avons besoin de ces gens qui vont en avant, il faut leur prêter attention, tout en ne perdant pas son esprit critique. Le plus important est de dialoguer, et d'avoir un spectre large dans la recherche d'information, de ne pas se concentrer sur un type d'opinion mais d'écouter les opinions contraires. Il faut faire constamment cet exercice de réflexion.

Une partie du film a été tournée en Israël. Comment s'est déroulé le tournage ?



C'était très intéressant. L'équipe était composée d'Israéliens et de Palestiniens. En fait, ce fut une expérience assez similaire à ce que je vis ici en ce moment à Istanbul. Vous lisez à propos du Moyen-Orient, d'Israël, de la Turquie. Mais quand vous êtes sur le terrain, c'est très différent et vous réalisez à quel point c'est complexe. Je ne veux pas clamer haut et fort une opinion, parce que je pense qu'à moins que vous ne viviez dans une culture différente, que vous vous immisciez réellement dans cette culture, c'est très difficile de porter un jugement, et même une opinion.

* Propos recueillis par Amandine Canistro

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



Nami Başer

Considérations flou-sophiques

Entrecroisements d'amitiés franco-turques



L'université de Galatasaray vient de présenter à Grenoble une pièce de théâtre en français : elle s'intitule " Au-delà des murs". En fait, les équipes des deux universités ont travaillé ensemble sur le même thème. Certains des acteurs étaient interchangeables; ils ont joué aussi bien dans la pièce préparée par l'équipe de l'université de Galatasaray que dans celle de Grenoble. Le 16 et le 17 avril les deux ouvrages ont été repris cette fois-ci à Istanbul, au consulat français à Taksim. Ces représentations étaient précédées d'un café littéraire sur le même thème auquel ont participé les étudiants de l'École Normale de Lyon. L'idée comme sa concrétisation, en ce

qui concerne la pièce turque, a été promulguée par Ayşe Garcin. La metteuse en scène prépare depuis cinq ans des textes d'une fougue inouïe appartenant à une conception complètement nouvelle de l'art dramatique, où celui-ci ne se cantonne plus dans un domaine restreint mais s'ouvre aux vicissitudes du monde moderne capitaliste. Il s'agit dans les textes qu'écrit Ayşe de mettre en question le monde actuel, de poser les problèmes divers et interminables auxquels notre présence fragile dans la nature et dans la société nous amène. Elle conduit avec courage à lever les tabous et les interdits sur lesquels repose notre société. L'année dernière elle



ironisait sur l'entrée de la Turquie en Europe. Elle avait créé des personnages représentatifs de la Turquie actuelle, allant de Orhan Pamuk jusqu'à Fazıl Say, en passant par Cemil İpekçi et Osman Hamdi Bey, le célèbre peintre moderniste du dix-neuvième siècle, pour les confronter aux demandes d'une Europe exigeant de la Turquie ce qu'elle ne pouvait pas lui donner.

Cette année, en ce qui concerne les tabous divers, elle s'est attaquée, entre autres, à la guerre israélo-palestinienne pour dévoiler, à travers les murs que composent les civilisations qui veulent s'exclure, leur identité - il faudrait dire philosophiquement leur mêmété - foncière.

Pendant les débats sur le concept des murs et de leur au-delà, les étudiants en philosophie de l'université de Galatasaray ont lu et discuté d'une part plusieurs textes de la littérature française de ce point de vue - des textes de Rousseau, de Hugo, de Proust etc. -, et ont fait un compte-rendu rigoureux



d'autre part, des expressions aussi bien turques que françaises tournant autour de cette notion.

Petite-fille de notre premier grand auteur de théâtre républicain, Cevat Fehmi Başkut, Ayşe Garcin va continuer à nous enchanter par ses trouvailles, comme l'a fait en son temps Mehmet Ulusoy qui a inauguré ce genre de théâtre multi-ethnique, multiculturel où Shakespeare voisine avec Karagöz et Cervantès. Quant aux deux universités de Grenoble et de Galatasaray, elles vont produire d'autres œuvres et contribueront à l'hospitalité entre les deux pays, sans laquelle, selon Levinas, il n'y aurait même pas de rencontre éthique entre les hommes. On invite donc tout le monde à ces entrecroisements d'amitiés.

La mention « non-renouvelable » pour les contrats MICEL

Les enseignants de la MICEL (Mission de Coopération éducative et linguistique) ont protesté durant le mois dernier contre la mise en place en 2009 de contrats à durée limitée. Cette mesure concerne directement 56 professeurs français (et leurs familles) travaillant au sein du lycée Galatasaray, ainsi que dans les universités Marmara et Galatasaray. Les contrats à durée limitée (2 ans + 2 ans) prévoient une rotation beaucoup plus fréquente des enseignants. Cela va sans dire que ces contrats à durée limitée ont été pensés dans une optique de flexibilité et de réduction de coûts. Mais d'après les acteurs locaux, ces contrats ne sont pas adaptés à la réalité du terrain. Les enseignants ont reçu le soutien de la communauté éducative turque ainsi que de représentants poli-

tiques français, dont le sénateur socialiste Jean-Yves Leconte qui a posé une question orale (n°0262S) concernant ce dispositif le 9 avril au Sénat à la ministre déléguée chargée des Français de l'étranger Hélène Conway-Mouret. Dans sa réponse la ministre a certes salué la coopération et l'excellence du travail des professeurs mais sans pour autant satisfaire leurs revendications.

Les enseignants demandent une pérennisation dans la durée des contrats, afin qu'ils puissent accomplir leur mission en toute sérénité. Lors de la conférence de presse donnée le 4 avril par les enseignants de la MICEL, plusieurs problèmes ont été soulevés à propos de la rotation forcée par ces contrats 2+2+1. Ils ont tenu à souligner qu'avant la mise en place de ces contrats à durée limitée, il existait une rotation naturelle tous les six ans permettant un transfert de connaissances entre les anciens et les nouveaux professeurs. L'un des enseignants, Nicolas Mallick, estime que si rien n'est entrepris pour modifier la mention « non-renouvelable » cela entraînera une « perte des compétences fautes de relais sur le terrain, faute de la connaissance du système, et à terme une perte des spécificités pédagogiques

en place dans les trois établissements ». A cette revendication de stabilité dans leur vie professionnelle, le porte-parole des enseignants MICEL Virgile Mangiavilla, a tenu à alerter à propos du problème financier que représentent les frais d'écologie pour les enseignants MICEL. Beaucoup d'entre eux se voient aujourd'hui dans l'incapacité de scolariser leurs enfants à l'École Française Pierre Loti, dont le coût à l'année pour une première inscription au lycée peut s'élever à 8500€, et en moyenne à 7000€ par an et par enfant. Le salaire d'un professeur français (1700€ en moyenne) ne pouvant pas suivre le coût des études en Turquie, il serait intéressant pour eux de bénéficier d'une aide supplémentaire à la scolarisation de leurs enfants puisqu'ils paient leurs impôts en France tout en ne bénéficiant pas de l'École Républicaine gratuite. La bonne marche de la coopération éducative devrait représenter une priorité pour les dirigeants politiques afin de continuer à préserver ces liens d'excellence qui unissent la France et la Turquie en matière éducative depuis 1992, et depuis le milieu du XVI^e siècle au niveau diplomatique.

* Victor Le Roux

Législatives partielles de 2013

Les élections législatives partielles de la 8^{ème} circonscription des Français établis hors de France (Chypre, Grèce, Israël, Italie, Malte, Saint-Marin, Saint-Siège, Turquie) auront lieu les 26 mai et 9 juin prochain.

Marie-Rose Koro est la candidate socialiste pour ces élections. Son programme accorde une importance particulière à la question de la bi-nationalité et au rapport que ces binationaux entretiennent avec la nation française. Selon Marie-Rose Koro, certains de ces binationaux peuvent rencontrer des problèmes d'adaptation, avec pour les jeunes des problèmes liés à l'accès au marché du travail. De plus en plus de binationaux souhaitent également prendre leur retraite hors de France, et se posent alors les questions de la sécurité sociale, des structures médicales d'accueil... C'est de tout cela dont elle souhaite s'occuper.

Autre sujet essentiel pour Marie-Rose Koro : celui de la francophonie. Plusieurs de ses propositions visent à renforcer ce « soft power » de la France, comme elle le nomme elle-même. Parmi ses propositions, la promotion des programmes FLAM (français langue maternelle) et des écoles françaises.

Portrait

Née en 1957 à Colmar, Marie-Rose Koro connaît la Turquie depuis une trentaine d'années et vit aujourd'hui à Istanbul. Elle exerce une activité de conseillère en communication auprès d'entre-



prises et d'une clientèle individuelle. Elle a créé la section d'Istanbul du Parti socialiste et a rejoint la direction de la Fédération des Français à l'étranger où elle est, depuis 2012, secrétaire fédérale à la coordination, aux sections et à l'international.

Bulletin d'abonnement

12 numéros
60 € Turquie 30 € France 70 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadj • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0713 1 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • GSM : 0533 294 27 09 • Fax : 0216 550 22 51 • Genel Yayın Yönetmeni : Hossein Latif • Yazışmaları Müdürleri : Mireille Sadège, Daniel Latif • Yayın Koordinasyonu : Kemal Belgin • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyiklioğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Eda Bozköylü, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Hugues Richard, Hasan Latif, J. Michel Foucault, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Luc Vogin, Mertler Özey, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçınbaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, İnci Kara, Yasemin İnceoğlu • Comité de soutien : Alaattin Büyükkaya, Arhan Apak, Burcu Başak Bayındır, Bülent Akarcalı, Ercüment Tezcan, Hayri Ülgen, Işık Aydemir, İlhan Kesici, Sera Tokay, Şener Üşümezsoy. • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Traduction : Trio • Correspondantes: Mireille Sadège (Paris), Daniel Latif (Paris), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Strasbourg, Bruxelles) • Photo: Aramis Kalay • Conception: Ersin Uçkardes, Merve Şahin • Son okuma / Relecture : Clémence Lecornu • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadimköy m. 434 s. 34555 Amavutköy Tel: 0212 798 28 40 • Distribution: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT • Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyiklioğlu (Président), Eda Bozköylü, J. Michel Foucault, Erkan Oyal, Merve Şahin.



Pelin Akgün

dostumparis.blogspot.fr

Des rives du Nil aux palais ottomans, cet art a traversé les siècles et la mer Méditerranée pour, après avoir séduit les sultans et les peuples, devenir un des symboles représentant le mieux la culture turque. Dans les endroits les plus reculés de l'Anatolie, des plus jeunes aux plus vieux, les hommes, les femmes et même les enfants connaissent et pratiquent cet art ancestral, je veux parler de la danse orientale bien sûr!

Plus particulièrement d'une variante de celle-ci qui associe la danse orientale à la danse traditionnelle roumaine. Si celle-ci est moins connue que la danse orientale, elle n'en est pas moins appréciée par les Stambouliotes. « İstanbul'da Bir Gün » est un spectacle mis en scène par et avec Ozgen Ozgec, mais le plus surprenant vient de la troupe. Celle-ci se compose de danseurs et danseuses amateurs de différentes origines et de différentes cultures.

J'aimerais que tu me parles un peu de toi pour commencer?

Je suis d'origine chypriote et j'ai commencé la danse très jeune. A la fin de mes études universitaires, je suis allé à Istanbul où j'ai pu faire mes premiers pas en tant que danseur professionnel dans le spectacle «Anatolie Fever». Ensuite, j'ai décidé de tenter ma chance à l'étranger notamment au Royaume-Uni ou j'ai, en parallèle de mes spectacles, commencé à donner des cours de danse. "A Day in Istanbul" est un spectacle que j'ai décidé de monter avec mes élèves les plus doués. Le succès rencontré m'a permis de présenter ce spectacle dans une multitude de pays tels que, l'Espagne? l'Italie, l'Allemagne, le Venezuela, le Japon, et même l'Egypte.



Un jour à Istanbul

Peux-tu nous décrire ton spectacle?

«A Day in Istanbul» est un spectacle de danse dont l'action se déroule dans une des rues du vieux Bucarest. C'est une représentation dans laquelle la danse orientale et les techniques de danse moderne s'entremêlent afin de donner à ce spectacle un air de ballet. Mes danseurs ne sont pas professionnels mais des amateurs qui font partie de mes élèves. Le principe de mon spectacle est d'amener des hommes et des femmes de différentes cultures à cette danse au point d'être capable de monter sur scène. Ce n'est pas une tournée « classique » puisque je vais d'abord donner des cours pendant plusieurs mois avant d'être capable de présenter ce spectacle avec mes élèves. Ainsi, la finalité de leur apprentissage est une représentation sur une véritable scène devant un public averti.

Je comprends que tu travailles essentiellement avec des danseuses étrangères, y'a-t-il également des Turques?

Malheureusement pas ! Les Turques vivant à l'étranger ne sont pas intéressées par la danse orientale alors que pour les occidentaux, c'est totalement l'inverse. Elles se passionnent pour cette danse qui leur rappelle les contes des milles et une nuit. La sensualité et la douceur qui s'en dégagent les attirent beaucoup plus que les danses modernes.

Où trouves-tu tes danseurs ?

J'ai la chance de ne pas avoir besoin de les chercher, c'est même l'inverse. Elles sont déjà membres d'associations ou de clubs de danse et elles m'invitent à met-

tre en place mon concept dans leur ville. Il est vrai que les hommes sont plus durs à recruter. C'est aussi plus technique pour les hommes qui ont en plus de la danse à apprendre les postures typiques de la danse roumaine. Pour cette raison, je vais parfois recruter mes danseurs dans les différents cours de théâtre des villes où je me produis.

Ton spectacle connaît un vrai succès, es-tu surpris?

Et comment ! C'est incroyable, je n'aurais jamais pensé que des spectacles de danse orientale suscitent un tel engouement, cela me ravit bien sûr. Au travers de mes cours et de mes spectacles, je fais découvrir la culture turque, les musiques, les danses et j'arrive même dans certains pays à modifier la vision, qui se compose généralement de clichés, qu'ont certaines personnes de la Turquie et de son mode de vie.

As-tu déjà présenté ton spectacle en France?

Non, mais j'aimerais beaucoup.

Les Parisiennes sont plutôt attirées par des danses exotiques comme la salsa ou la zumba. Penses-tu que tu pourrais venir proposer ton concept ici?

Dans les grandes villes, les femmes n'ont pas souvent l'occasion de laisser s'exprimer leur sensualité. La danse orientale leur permet de découvrir leur corps et d'exacerber par les mouvements amples leur féminité. C'est pour ces raisons que mes déplacements dans les grandes villes connaissent un véritable succès. Je pense que Paris ne fera pas exception.



Ertuğrul Ünlüsü

Lycée Français Saint Benoît
Professeur d'éducation physique
ertugrulunlusu@gmail.com

Un champion du monde à Saint Benoît

Cela fait des années que je suis professeur d'éducation physique au lycée Saint Benoît. L'éducation dans nos écoles francophones est réjouissante mais tout aussi difficile. Tous nos diplômés réussissent les concours d'entrée à l'université. Cela est dû à l'éducation et l'enseignement variés qu'ils reçoivent ici. Ils possèdent suffisamment de connaissances pour pouvoir émettre une opinion sur chaque sujet. Mais au lieu de parler de l'éducation intellectuelle que je laisserai pour un autre article, j'ai envie d'écrire au sujet du sport à Saint Benoît.



Malgré le haut niveau scolaire, notre lycée a eu le bonheur de donner un diplôme à de nombreux sportifs célèbres. Des escrimeurs champions de Turquie, des entraîneurs de l'équipe nationale d'escrime. Il y eut aussi Aytakin Mindan, membre de l'équipe nationale de natation ayant participé aux JO de Sydney en 2000; Arda Gürdal, membre de l'équipe nationale de natation ayant participé aux JO de Londres en 2012, Engin Atsür, un des sportifs incontournables de l'équipe nationale de basketball, ect. Tous sont diplômés de Saint Benoît et nous avons eu le plaisir de les suivre dans leur vie sportive après Saint Benoît et d'assister à leurs rencontres sportives.

Actuellement, il y a parmi nous un nouveau champion de natation. Nous avons reçu une bonne nouvelle du Championnat du Monde de natation inter-écoles (ISF) qui s'est déroulé en Israël du 07 au 14 avril. Barışan Ege Fırıldak, 16 ans, élève de Saint Benoît étudiant en 10ème année a déjà remporté quatre titres mondiaux dont deux titres de champion du monde. Il est champion du monde aux 100m et aux 4x100 m nage libre et 3ème mondial aux 50 m et 4x100 m relais. Quel exploit !

C'est un bon élève, très apprécié par ses professeurs. Il faut bien sûr remercier ses professeurs et notre directeur M. Pierre Gentric pour leur soutien. Et surtout remercier et féliciter sa famille. Sa réussite est due au triangle formé par son club, son lycée et sa famille. C'est un jeune intelligent, poli et par-dessus tout incroyablement humble. Je félicite de tout coeur Barışan et le remercie de nous montrer comment on devient un sportif olympique.

Fernandes : le grand artiste de l'Aigle Noir

Depuis ses 19 ans, il joue au football loin de son pays ; en fait, il venait d'une culture très différente, il était timide et réservé. Il s'est discrètement intégré aux onze et fait désormais partie intégrante de l'équipe de Beşiktaş, dit l'Aigle Noir. Il a pris confiance en lui. Il s'est adapté à Istanbul et il l'a adoptée. Désormais, comme il vit près de Beşiktaş et aime généralement fréquenter ses alentours, il est plus heureux et plus social...

Il a compris ce qu'attendait le public des tribunes de Beşiktaş. Il a travaillé, travaillé, travaillé... Il a constaté qu'aucun autre joueur n'était capable de diriger l'équipe, il n'a laissé aucun vide, il a assumé. Il a aimé son club, et il y a ajouté du dévouement... S'il n'avait pas été heureux, il n'aurait pu ajouter de nouveaux paragraphes, de nouvelles pages à une histoire d'amour en noir et blanc.

Nous parlons bien sûr de Manuel Fernandes. Il y a sans conteste de l'amour dans les buts qu'il a marqués,

ses passes, ses corners et ses coups francs, dans sa façon de loper le ballon, de contrôler la balle dans les couloirs, en vrai magicien, et dans les manœuvres qu'il a préparées. Vous savez, c'est comme le secret d'une bonne cuisine, « l'amour » dans les plats...

Si on le bouscule ou s'il reçoit un coup de pied, il ne bronche pas. Chercher noise à l'adversaire ou à l'arbitre, ce n'est pas son fait ; il ne pleure ni ne se plaint, même quand il souffre, victime de fautes lourdes... C'est un vrai gentleman, et il y en a très peu comme lui sur les stades.

Un « grand artiste »

Beşiktaş adore Fernandes. Il est devenu en un sens la principale icône de style au pays des pelouses. Fernandes est désormais un maître, qui unit les concepts d'adrénaline et de football. C'est vraiment un grand artiste. Il s'approprie le football en tant qu'art. L'esthétique fait partie intégrante de son football. En fait, dans la plupart de mes commentaires de match, j'ai généreusement utilisé le terme de « grand artiste » à son propos.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

* M. Ayhan Kara

L'aéroport Atatürk d'Istanbul élu « meilleur aéroport » à Genève



L'aéroport Atatürk d'Istanbul, géré par la compagnie TAV Airport, a reçu le prix du « meilleur aéroport » d'Europe du Sud au « World's Best Airports Awards 2013 », organisé par le groupe de recherche Skytrax basé à Londres.

La cérémonie s'est tenue à Genève, en Suisse, et a accueilli les principaux dirigeants du secteur de l'aviation. C'est le Directeur du Développement stratégique Serkan Kaptan qui a reçu le prix des mains du chef de la direction de Skytrax Edward Plaisted.



7^{ème} édition du Printemps des Artistes, au lycée Sainte Pulchérie d'Istanbul

Belle soirée ce vendredi 12 avril à la Galerie Od'A-Ouvroir d'Art, la salle d'exposition du lycée français Sainte-Pulchérie, qui a accueilli pour la septième année l'exposition « Le Printemps des Artistes », organisée par l'association Istanbul Accueil. Le public fut au rendez-vous, et Monsieur le Consul général de France à Istanbul Hervé Magrot avait également fait le déplacement, afin de saluer artistes et amateurs d'art qui font de ce rendez-vous annuel un succès grandissant.



Cette année, neuf artistes d'univers très différents, mais aussi, et c'est particulièrement là tout le charme de l'exposition, de renommées différentes, se sont penchés sur le thème du Passage. Pein-

ture, sculpture, dessin, photographie, estampe... Les moyens d'expression sont variés, et témoignent des visions singulières de chaque artiste.

Innes Wellbourne, Takayoshi Sakabe, Merih Yıldız, Kerim Yetkin, Michel Berthaud, Sevgi Çağal, Hughette Eyüboğlu, Laurence Neyrolles et Cemal Toy nous offrent ainsi leur regard, dans des œuvres délicates et éclectiques. Les créations des artistes pouvaient ensuite être achetées, et 30 % des produits des ventes ont été remis à l'Hôpital de la Paix, avec lequel le lycée Sainte Pulchérie est particulièrement investi.

En parallèle de l'exposition, qui s'est tenue du 12 au 20 avril 2013, des moments de rencontres ont été organisés avec les artistes.

L'association Istanbul Accueil :

Cette association, organisatrice de l'évènement, regroupe près de 300 familles françaises et francophones qui s'entraident mutuellement dans le but de faciliter leur intégration à Istanbul. Très active, Istanbul Accueil organise de nombreux événements, à l'image de ce « Printemps des Artistes ».

Agenda des concerts NDS – Mai 2013

Petit Chœur de Saint-Denis

2 mai à 19h30 Dirigé par Denis Gauthery, ce chœur aborde un répertoire varié et original qui correspond à leur exigence de faire connaître des œuvres d'esthétiques et de formes très différentes, du répertoire classique aux créations contemporaines.

Récital à 4 mains Olivier Moulin et Mikiko Gemba



8 mai à 19h30

Jazz : Stéphane Blet, pianiste

16 mai à 19h30

Prix du film documentaire TRT

9 au 12 mai (ouvert au public)

Aura Musicale - Budapest – sur instruments baroques, 21 mai à 19h30

Chant : Dominik Wörner, Baryton - basse
Paulik László, violon baroque

Posvanecz Éva, violon baroque

Máté Balázs, violoncelle baroque, directeur artistique

Joseph Reunen, clavecin



Musique baroque

22 mai à 19h30

Violaine Cochard, clavecin
Stéphanie-Marie Degand, violon

Concert de clôture de la saison musicale NDS 30 mai à 19h30

Orchestra'Sion Chef : Orçun Orçunsel,

Soliste - Konzertmeister : Rüstem Mustafa, violon



Un Guide sur la route depuis 40 ans!

Le Guide du Routard est l'un des plus célèbres guides touristiques français. Ses fondateurs se sont retrouvés à Istanbul le mois dernier pour célébrer son 40^{ème} anniversaire. L'idée de créer le Guide est en effet née dans un café stambouliote.

Le Guide du routard est une collection de guides touristiques fondée en avril 1973 par Michel Duval et Philippe Gloaguen. Dès sa création, cette collection veut se distinguer des guides plus traditionnels comme le guide bleu de Hachette par un ton et un esprit résolument neufs. Elle s'adresse en effet à un public plus jeune et désargenté et mise sur l'aventure et la débrouillardise, puisqu'il y est question d'auto-stop, d'auberges de jeunesse et de camping.

Le marcheur, symbole du Routard

La couverture des guides est ornée d'un marcheur dont le sac à dos est un globe terrestre ; c'est le logo de la collection, aujourd'hui connu dans le monde entier. L'illustration a été créée par le dessinateur Solé pour les éditions de

1975. Le personnage du marcheur a beaucoup évolué depuis, pour mieux coller à son temps. À l'origine baba-cool, le marcheur a progressivement laissé tomber son look seventies. Il a ainsi abandonné son pantalon pattes d'éléphant et ses Pataugas, ses cheveux ont raccourci et il s'est mis à porter une montre au poignet. Avec les éditions 2000 des guides, la moustache emblématique du personnage a même définitivement disparu.

Prévoir son séjour de A à Z

Le Guide du routard est une mine d'informations pratiques pour les touristes avertis qui savent qu'un voyage réussi est un voyage préparé. En effet, avant même votre départ, ce guide vous renseigne sur les formalités à remplir, le change et les devises, les vaccinations, ainsi que sur les moyens de transport à votre disposition pour accéder à la destination de votre choix.

Le site Internet du guide, qui a été réalisé dans le même esprit, propose des dossiers pratiques sur de nombreux thèmes susceptibles d'intéresser les voyageurs : voyage pour les personnes handicapées, échange d'appartement, décalage horaire etc. Ainsi, Routard.com, c'est la plus grande communauté francophone de voyageurs. On y trouve 250 forums classés par destinations et thématiques pour échanger ses bons plans avec les internautes ; une galerie de photos de voyage pour déposer ses clichés et découvrir ceux des internautes ; une bourse d'équipiers pour rencontrer des compagnons de voyage et des petites annonces gratuites.

Sur les routes de Turquie

Le Guide du Routard dédié à la Turquie est un instrument indispensable contenant toutes les "clés" utiles pour partir à la découverte de ce pays où l'hospitalité se moque des barrières linguistiques. En effet, hormis le fait de remplir sa fonction de "guide" en comprenant des informations standards, le guide présente également soixante et une cartes détaillées.

Avec le routard vous pourrez tracer votre propre route car il propose

toujours des adresses introuvables : boire un café au bazar d'Urfa en observant les artisans battre le cuivre, dormir dans une vieille maison ottomane restaurée et manger à bon prix ; en somme, des visites culturelles originales.

Rencontres, découvertes et partage : 40 ans après, ce sont toujours les valeurs défendues par le Guide du routard.

* Marie Camara



Elmaz Kocadon : « Vous devez écrire ce qu'il y a à l'intérieur de vous-même sans le défigurer »

Elmaz Kocadon est dentiste, et partage sa vie entre l'Allemagne et la Turquie. Et quand elle n'est pas dans son cabinet, elle écrit des poèmes... Rencontre.

Pourquoi avez-vous choisi cette double carrière, dentiste et poète ?

J'adore ma carrière en tant que dentiste, mais j'ai le sentiment d'être née avec la poésie... Tout simplement.

Vos poèmes parlent principalement d'amour. Qu'est-ce que représente l'amour pour vous ?

L'amour est très important, c'est une sorte d'énergie. Tout le monde a cette énergie en lui, mais s'en rendre compte et localiser cette énergie est réellement difficile. Je pense que je suis née avec cet amour. Mais le reconnaître en soi-même, c'est quelque chose qui n'est pas tout le temps possible. C'est bien trop difficile.

Parlez-vous d'amour parce que vous ressentez le besoin d'exprimer quelque chose à ce sujet ?

Je voudrais d'abord différencier deux ty-



pes d'amour. En turc, nous avons deux mots pour cela : il y a « aşk » (amour) et « sevmek » (aimer). Ce sont deux choses tout à fait différentes. « Sevmek » est ce que l'on appelle communément l'amour,

c'est l'énergie que tout le monde a. On peut aimer tout le monde et toutes les choses avec ce type d'amour. Je vous aime, j'aime mon thé, j'aime cet homme... de manière indifférenciée. Au contraire, « aşk » est un mystère, nous ne savons pas ce que c'est, même si tout le monde en parle. « Aşk » est un sentiment très différent, bien plus haut et fort que l'amour du quotidien.

Qu'a-t-il de si différent ?

« Aşk », c'est une sorte de mélancolie. C'est beau, parce que ça ne nous arrive pas en permanence, et justement parce qu'on a du mal à le définir. Tandis que « sevmek », nous le ressentons toujours : nous avons de l'empathie, de la sympathie au fond de chacun de nous. J'écris parfois sur le « aşk », mais surtout à propos du « sevmek ».

Vos poèmes sont-ils toujours positifs ?

Non, je peux écrire mes poèmes en m'inspirant de mon énergie, mais aussi de mes moments mélancoliques. Je suis dentiste, mais lorsque j'écris, je ne suis personne. J'écris simplement, sans m'arrêter et sans trop réfléchir. Vous devez écrire ce qu'il y a à l'intérieur de vous-même sans le défigurer. J'écris donc des choses très personnelles. Mes poèmes me représentent, ainsi que mes émotions, et la nature. Mais tout le monde peut comprendre mes écrits car ils restent très simples.

Quel est votre poète favori ?

J'aime les poètes classiques, comme Yahya Kemal Beyatlı or Mehmet Âkif Ersoy. Je suis née à la fin de l'ère de la poésie classique, cela explique certainement ces préférences.

* Sinem Çakmak

La région des lacs, Burdur et ses environs



Burdur, entre modernité et tradition

Burdur, ville méditerranéenne de Turquie, est située sur la rive méridionale du lac du même nom, le lac de Burdur. A la croisée entre modernité et tradition, la région représente à merveille la Turquie d'aujourd'hui et est le lieu idéal pour une escapade de quelques jours. Ce qui frappe en arrivant, c'est l'atmosphère villageoise de la ville, bien que 70 000 habitants y résident et qu'elle soit dotée d'infrastructures modernes. Lorsque l'on s'éloigne un peu du centre, on pourrait en effet se croire dans un petit village comme il en existe beaucoup aux alentours, avec jardins, potagers et parfois même quelques bêtes.

Dans la ville même, le musée mérite une halte : il retrace l'histoire de la ville et présente quelques vestiges du site de Sagalassos, situé non loin de Burdur. Un tour au marché d'à côté, puis un thé sur les hauteurs de la ville vous permettra d'avoir un bel aperçu. A ce sujet, deux adresses sont à noter : il s'agit de Su Deposu et de Yeşil Tepe, deux cafés situés en altitude qui offrent un panorama sublime de la ville. Avant de grimper là-haut, pensez à acheter la spécialité sucrée de Burdur : la pâte de noix. Elle accompagnera parfaitement votre pause thé. Pour compléter la découverte, une ballade sur les abords du lac de Burdur s'impose. C'est en effet le lac qui fait la notoriété de la ville. Il est notamment connu pour être un des lieux d'hivernage d'une espèce rare de canard, l'Érismature à tête blanche, espèce considérée comme disparue depuis le début du siècle dans de nombreux pays

européens. Le lac a d'ailleurs récemment attiré l'attention du chanteur turc Tarkan, ce dernier souhaitant sensibiliser l'opinion publique sur son assèchement, qui s'aggrave d'année en année. Une promenade le long de ce lac est à ne pas manquer, et ne pourra que vous convaincre du préjudice que constituerait sa disparition.

Ağlasun et le site de Sagalassos

Sagalassos est une ancienne cité d'Asie Mineure qui fit partie de l'Empire Byzantin du IV^{ème} siècle au XIII^{ème} siècle

après J-C. Chassée par les Turcs Seldjoukides, la population se déplaça ensuite vers la vallée, dans l'actuel village d'Ağlasun.

Depuis 1990, le site est fouillé par une mission de la Katholieke Universiteit Leuven, sous la direction du Professeur Marc Waelkens. Certaines parties restent donc inaccessibles au public, mais l'étendue du site et le sentiment de pénétrer dans un endroit encore à l'étude contrebalance la frustration. Le théâtre de la cité, qui pouvait contenir jusqu'à 9.000 spectateurs, est majestueux. Autres monuments qui impressionnent : la bibliothèque de T. Flavius Severianus Neon, parfaitement bien conservée, ou encore la Fontaine de l'Antonine Nymphaeum. En activité, cette dernière permet au site de prendre extraordinairement vie. La visite est particulièrement intéressante si elle est complétée par celle du musée de Burdur, chargé de conserver les vestiges de la cité et d'exposer les plus beaux objets au public. Les statues de Sagalassos y occupent ainsi une place importante, et permettent de réaliser la richesse artistique du lieu.

Isparta, ville de la rose

La rose d'été de Damas est l'emblème de la ville d'Isparta, et quand bien même on ne nous l'aurait pas dit, il n'y a aucun doute à cela lorsque nous pénétrons dans la ville. Une immense rose est érigée à l'entrée, et lorsque l'on se promène dans la ville, nos yeux sont happés par toutes ces petites boutiques colorées vendant une multitude de produits à la rose. Loukoums, eau de rose, crèmes

pour les mains, le visage, les pieds... Tout y est ! Ceci s'explique par le fait que cette fleur pousse à profusion dans les environs. La ville en a ainsi fait son symbole et il est rare de repartir d'ici sans un de ces produits.

La ville en elle-même est moderne et conserve quelques bâtiments historiques qui justifient de s'y arrêter, notamment un château seldjoukide qui date du XIV^e siècle et la grande mosquée Ulu Camii, datant elle de 1417. Ce qui fait l'intérêt de la ville est également sa situation géographique : elle est au centre de la région des lacs. Isparta peut donc constituer une base idéale pour ceux qui souhaiteraient se consacrer entièrement à la découverte de ces nombreux et fabuleux plans d'eau.

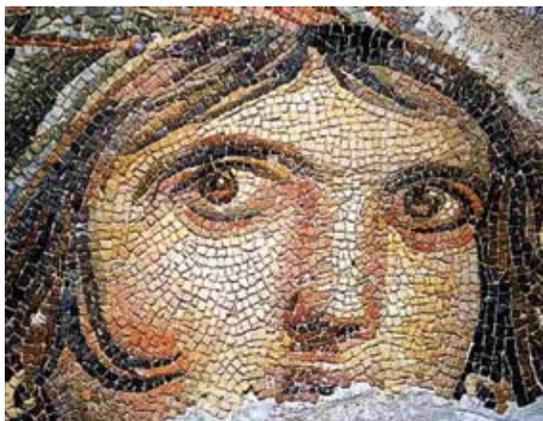


Le lac d'Eğirdir

Parmi ces lacs, il en est un proche d'Isparta qui est tout simplement sublime. Différents points de vue offrent des couleurs surprenantes et des panoramiques à couper le souffle. Au choix, on peut se poser au bord de l'eau et profiter des rayons du soleil, ou bien déguster un poisson dans un des nombreux restaurants qui bordent le quatrième lac du pays. Le petit village juste à côté est un entremêlement de vieilles demeures, de maisonnettes et de pensions, toutes prenant place dans un espace qui inspire la quiétude. Le lieu est idéal pour se reposer un week-end, loin du tumulte de la ville, et saura combler les amoureux de la nature. Une multitude d'activités sont à disposition : randonnées, promenades en bateau, ou encore baignades en été... Non loin de là se trouve le lac de Kovada, lieu de pêche par excellence pour ceux qui voudraient tenter l'expérience.

* Amandine Canistro

La ville Zeugma nous souhaite la bienvenue



Fin mars, la ville ancienne Zeugma nous a « accueilli » à Paris. À l'office du Tourisme de la Turquie, nous avons eu la chance de connaître ou de reconnaître la ville de Zeugma.

La soirée a commencé par la présentation de cette ancienne ville, son histoire ainsi que ses

trouvailles extraordinaires. À la fin, l'accent a été mis sur le projet qui a été réalisé par le ministère de la Culture de la Turquie avec la Ville de Gaziantep. Leur but commun était de sauvegarder et de mettre en valeur la ville de Zeugma pour que ses visiteurs puissent enfin l'admirer. Le projet qui a commencé depuis 2005 arrive enfin à son terme.

Cette ancienne ville Zeugma, qui veut dire « lien » en grec, se situe au sud-ouest de la Turquie et a été fondée vers 300 av J.C par Séleucos Ier. La construction du barrage de Birecik, en 1995, a mis en péril les trésors de l'ancienne ville. Un projet de sauvegarde et de restauration a été jugé nécessaire.

Pendant toutes ces années de fouilles, de nombreuses trouvailles de grande valeur ont refait surface et elles ont été placées au musée de Gaziantep. Il s'agit notamment des mosaïques et peintures murales de l'époque romaine, très im-



pressionnantes et pleines d'histoires à nous raconter. Le ministère de la Culture de la Turquie et la Ville de Gaziantep ont pris soin de préserver ces découvertes uniques qui font partie du patrimoine de la région.

Il est temps de connaître de plus près la ville de Zeugma.

* Eva Tzimourta



Çiya Sofrası, ou la mémoire de la cuisine anatolienne



(comment est-ce qu'ils préparaient les pâtes, travaillaient le lait...). J'avais alors entre 18 et 20 ans. Je ne me suis pas intéressé uniquement à la Turquie, mais également aux pays alentours.

Comment résumeriez-vous le concept de Çiya ?

C'est surtout présenter la mémoire de la cuisine.

Il y a aujourd'hui trois restaurants... Que proposent-ils ?

Le troisième a ouvert en 2002, quatre ou cinq ans après le deuxième.

Un ne fait que des plats cuisinés, un autre des *lahmacun* et *kebabs*, et le dernier propose les deux.

Quel est le plat le plus typique de vos restaurants ?

Notre particularité est de suivre les saisons afin de proposer un menu saisonnier. Je suis plutôt contre l'idée de présenter un plat particulier pour un restaurant. Nous n'avons donc pas de plat qui serait notre emblème. Par contre notre carte change en fonction des saisons, c'est valable pour les trois restaurants, et nous avons des produits particuliers que nous allons utiliser (viande, lait, huile...). La carte change tous les jours, surtout celle concernant les plats cuisinés.

Par exemple nous n'utilisons que de l'huile d'olive et du beurre, et pas de margarine, ainsi que la graisse de la viande, comme par exemple la graisse qui vient de la queue du mouton, qui

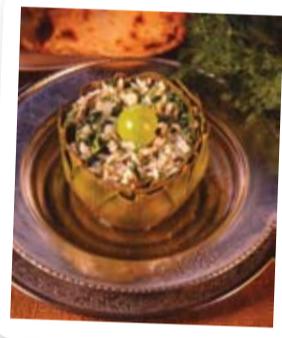
est très particulière. L'huile d'olive vient de villes de la mer Egée et du Sud : Antakya, Antep, Mardin, Ayvalik.

Dans des villes de plus en plus mondialisées comme Istanbul, la cuisine peut-elle constituer un élément de l'identité de la ville ?

Certainement. Le problème c'est qu'à Istanbul l'identité culinaire n'est pas suffisamment bien établie. Comme elle ne se connaît pas bien, avec l'influence des cuisines extérieures, elle ne parvient pas à faire sortir une identité culinaire nette. Alors qu'elle devrait en revendiquer une, puisqu'elle existe. Bien sûr beaucoup de restaurants utilisent des dénominations du genre « la cuisine turque », « la cuisine du palais », « la cuisine arménienne », mais pour moi cela relève du marketing. L'identité n'est pas là.

En Turquie, et notamment à Istanbul, l'existence des cuisines du monde est-elle une source d'enrichissements ou bien une menace pour les cuisines locales ?

Je ne pense pas que ce soit une menace. Mais il faut savoir ce qui est venu dedans, car c'est souvent là aussi une appellation marketing. Il y a des chaînes qui sont très connues et qui viennent de l'extérieur, comme *Mc Donald* par exemple, mais à la limite on sait ce qu'elles vendent. Le plus dangereux, c'est le fait qu'il y ait des chaînes « locales » qui copient ce que fait par exemple *Mc Donald* au niveau de l'infrastructure, car c'est bien cela qui « casse » la transmission. Elles prennent quelque chose de local et le transforme pour que ce soit vendu à grande échelle : c'est cela qui va casser la tradition culinaire. Ceux qui établissent ce genre de chaînes ce sont des « nouveaux bourgeois », qui ne sont pas bien enracinés dans la société.



Comment définiriez-vous la cuisine anatolienne ? Quels sont les plats qui selon vous la symbolisent le mieux ?

C'est très compliqué de définir la cuisine anatolienne. Pour la définir, selon moi, il faut regarder les techniques utilisées et les conditions géographiques, car il y a de grandes différences selon les régions. Dans chaque région, ce qui fait la variété de la cuisine ce n'est pas la richesse mais c'est plutôt la créativité des pauvres. Ils n'ont pas de quoi acheter donc ils créent. Les plats que nous connaissons actuellement en Anatolie sont passés par le filtre de la pauvreté.

C'est vraiment difficile de définir cette cuisine parce que les plats que l'on fait dans la plaine sont totalement différents des plats que l'on fait dans la montagne. Mais tous ces plats n'apparaissent pas dans la cuisine quotidienne et c'est dommage.

Qu'est-ce que vous aimez dans la cuisine : la création ou la sauvegarde ?

C'est la protection qui m'intéresse. Ce sont des recettes qui sont âgées de nombreux siècles, c'est difficile de les effacer. La créativité ne se perd pas de toute façon, elle est présente dans ces recettes. Et j'essaie de refléter cette créativité.

Quelle est la cuisine du monde qui vous inspire le plus ?

Dans la gastronomie française il y a des coups de génie, surtout au niveau des techniques. Je dirais que les trois cuisines que j'apprécie particulièrement ce sont la cuisine anatolienne, la gastronomie française et la cuisine asiatique. C'est surtout par rapport aux techniques que je dis cela.

Entre la cuisine de votre enfance, de votre mère et ce que vous faites aujourd'hui, qu'est-ce qui a le plus changé ?

Selon moi, refaire les mêmes repas que sa mère est impossible. Ma mère savait vraiment très bien faire la cuisine, et la plupart des choses qu'elle nous faisait je ne peux pas le refaire. Nous ne faisons qu'une pâle copie. Ma mère et les mères d'une manière générale sont les piliers qui gardent la mémoire culinaire de la famille et de la région.

Vous publiez une revue, *Yemek ve Kültür*, pouvez-vous nous en parler ?

Cette revue est trimestrielle et existe depuis huit ans et demi environ. Dans cette revue il y a des publications qui sont des traductions de textes importants sur la cuisine, ce sont des écrits universitaires. Dans le même temps, nous publions des articles sur tout ce qui concerne la cuisine dans n'importe quelle discipline : cinéma, littérature... C'est une revue multidisciplinaire, mais avec une partie universitaire importante.

Enfin, pouvez-vous nous parler de votre projet d'Institut et de son objectif ?

En réponse à tout ce dont nous avons parlé, j'ai le sentiment qu'il y a un réel besoin d'un centre dans lequel on pourrait trouver la mémoire culinaire du pays. Cette mémoire concerne tout l'éventail culinaire, pas seulement les plats, cela va de l'agriculture jusqu'aux ustensiles utilisés. Pour cela nous avons un lieu, nous avons créé une fondation (*la Fondation Çiya*). Ce que nous pensons faire avec cet institut, c'est faire reconnaître et protéger la mémoire culinaire du pays, c'est soutenir la défense, la culture et la production des produits dans certaines régions.

Nous présentons en ce moment-même le projet à des ministères. Si des institutions nous soutiennent, alors le projet se fera rapidement. Si ce n'est pas le cas, le projet se fera de toute façon, mais cela prendra un peu plus de temps.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Amandine Canistro
Merci à Marie-Hélène Sauner pour la traduction

Ken revient chercher Barbie en Opel Cascada

En l'an MCMXCVII, Ken séduisait ainsi sa dulcinée au volant d'une décapotable rose des plus kitsch : « *Come on Barbie, let's go party !* ». Étrange péroraison, quelque peu scandinave, derrière laquelle se cache une approche tout en finesse s'inspirant clairement d'une tradition de la fin'amor. De cette folle soirée, notre heureux chevalier enregistra sa déclamation sous forme d'un récit courtois qu'il dédia à sa dame : *Barbie Girl*. La chanson fut vendue à plus de 8 millions d'exemplaires, c'est un succès probant !

16 ans plus tard, Opel remet au goût du jour les histoires de Barbie et Ken à bord de la Cascada. Le fidèle destrier du Chevalier Ken a délaissé le rose pour un sobre Noir Carbone puis a opté pour un épique *Spark ignition direct injection* (SIDI) de 170 chevaux. Vroom vroom ! Ronflant à travers la principauté de Monaco, il s'en allait au volant de la nouvelle Cascada en quête de sa belle amie.

Barbie remarqua que cette longue décapotable se distinguait des autres compactes qu'elle avait pu connaître auparavant. La Miss prit place à bord du luxueux cabriolet. Aussitôt assise, un bras télescopique lui tendit la boucle de ceinture à portée de sa main. « Oh merci ! » lança-t-elle spontanément à l'approche ceinture. Ken, pris de court, n'eut point le temps de l'inviter à la boucler... La belle poupée se plut dans cette nouvelle voiture glamour où le raffinement était omniprésent avec des sièges cuir ergonomiques et ventilés, offrant un confort d'assise et un excellent appui des épaules.

La nouvelle technologie de pointe déployée par Opel permettait à Ken de rouler des mécaniques et d'effectuer de belles prouesses avec son roadster. En effet, il pou-

vait décapoter tout en roulant jusqu'à 50km/h. La surprise était réussie, 17 secondes plus tard, ils parcouraient les routes cheveux aux vents. *La Blonde bimbo girl* demanda naïvement si son Ken roulait toujours ainsi. Il fut forcé de reconnaître qu'il roulait avec ou sans capote en fonction de ses partenaires. Quand Barbie montait à bord, il en profitait pour tomber la capote et pressait aussitôt le bouton « Sport » pour flamber

devant la galerie avec une conduite plus dynamique... En revanche, quand Mamie était de la partie, il devait se résigner à appuyer sur le bouton « Tour » qui assurait une conduite confortable et sereine.

Mais la sulfureuse s'étonnait de l'absence dans le bolide de Ken du plus viril des éléments : le frein à main. Le Prince charmant rassura Barbie lui soutenant qu'il avait entre les mains la

plus grande de la gamme, 4,70 mètres, avec ses formes fluides et sculptées elle était des plus généreuses, 4 vraies places assises.

Une belle cascade qui permis à Ken d'annoncer qu'il pouvait ainsi accueillir Stacie et Nikki pour profiter du plein air.

* Daniel Latif



Notre Dame de Sion - Saint Benoît - Saint Michel - Galatasaray - Saint Pulchérie -
Pierre Loti - Saint Joseph Istanbul - Saint Joseph Izmir - Narlidere Anadolu - Özel Ege -
Sainte Marie - Saint Laurent - Princesse Lalla Meryem - Europe Podgarica - Chavigny
www.festivaltheatreistanbul.com



Le 14^{ème} festival international de théâtre lycéen francophone d'Istanbul s'est tenu du 19 au 23 avril au lycée Notre-dame de Sion. Des troupes sont venues de Turquie, de France, de Belgique, du Canada, du Maroc et du Monténégro pour présenter leur pièce et participer à des ateliers. L'esprit de coopération, les rencontres humaines sont au coeur du festival, le français comme point commun, le partage d'une passion, le théâtre, comme objectif.

Théâtre et pédagogie pour une véritable école de la vie !

Ce grand rassemblement avec pas moins de 18 troupes venues de quatre continents, plus de 260 jeunes partageant une même passion durant cinq journées, constitue sans nul doute le point culminant de l'activité théâtrale des établissements francophones participants. Il trouve là son aboutissement et valide sans réserve les projets pédagogiques de chacun des lycées.

Jouer avec sa voix, exprimer ses sentiments, créer, vivre la relation avec l'autre. Une expérience pédagogique unique qui permet au travers des nombreux ateliers, des différentes pièces présentées, des « points chauds », de découvrir la langue et son rythme, ses sonorités, la hauteur de voix. C'est aussi l'expression de sentiments, qu'il s'agisse de la joie ou de la colère, de la peur ou de la tristesse, du dégoût ou de la surprise. C'est permettre le développement du sens esthétique, de la maîtrise du corps. C'est vivre la relation à l'autre : coopérer, reconnaître l'autre, l'écouter, le respecter. C'est faire preuve d'imagination : improviser, créer une scénette ou une pièce de théâtre. C'est faire appel à la mémoire pour retenir des textes. C'est découvrir des pièces de théâtre

d'auteurs célèbres. C'est se constituer une anthologie de beaux textes ou encore apprendre à écrire.

Mais au fond, pour qualifier ce festival et les activités théâtrales tout au long de l'année scolaire, le juste propos, nous le trouvons dans ce commentaire de Vaclav HAVEL : « Le théâtre est la seule expression où l'homme s'adresse à un autre homme, chaque jour, maintenant et sans arrêt. Il est un lieu de rencontres entre les hommes, un espace d'une existence humaine authentique qui se dépasse pour témoigner sur le monde, sur elle-même. Il est un lieu de dialogue vivant, unique et inimitable qui parle de la société et de ses tragédies, de l'homme, de son amour, de son mal et de sa haine. Le théâtre est un foyer spirituel de la communauté humaine, le point de cristallisation de sa vie spirituelle, c'est l'espace de sa liberté et de son consentement ». Ou encore dans celui-ci de Peter Brook : « Le théâtre... une manière de faire sortir de chacun ce qui, sans cette



* Yann de Lansalut
Directeur

occasion, resterait caché. Pourquoi improviser ? D'abord pour créer une atmosphère, une relation, mettre tout le monde à l'aise, permettre à chacun de se lever, de s'asseoir, sans que cela crée un drame. On cherche d'abord la confiance, pour lutter contre la peur... Ce qui bloque le plus de monde aujourd'hui, c'est la parole. Il ne faut donc pas commencer avec la parole, les idées, mais avec le corps. Le corps libre est le premier pas. Un théâtre qui oublie de s'adresser à la jeunesse est un théâtre moribond ». Et la conclusion de ces cinq journées, je la laisserai à Louis Jouvet : « Le théâtre est une de ces ruches où l'on transforme le miel du visible pour en faire l'invisible ». Notre Dame de Sion, durant ces cinq journées, était bien cette ruche. Merci à toutes celles et ceux qui ont organisé et participé de manière visible ou invisible à ce magnifique moment de rencontre et de complicité artistique.

Au-delà des frontières : Une jeunesse en fête



En l'espace de cinq jours intenses, chaque personne associée au projet a vécu une expérience humaine et théâtrale qu'elle n'oubliera pas de sitôt.

La rencontre d'adolescents et professeurs de nationalités différentes autour d'une passion commune, le théâtre, a donné lieu à des moments magiques. Treize lycées francophones se sont réu-

nis dans la salle de spectacle du lycée Notre-Dame de Sion, où le théâtre a évidemment été mis à l'honneur avec un total de 16 pièces.

(lire la suite page III)

Club de théâtre



Fabienne Altınok

Rencontre avec une passionnée de théâtre, à la fois organisatrice du festival et animatrice du club de théâtre du lycée NDS.

(lire la suite page IV)

Apprentissage



Ateliers de théâtre

Au programme : création, improvisation et confiance en l'autre autour du thème de la célébration... multiculturelle bien entendu.

(lire la suite page III)

Information



Point presse

Le festival de théâtre francophone, une passion et un réel investissement pour une rencontre avec soi-même et avec l'autre

(lire la suite page II)

Organisation



L'équipe d'animateur

L'événement est mis sur pied pour ces jeunes, très actifs, mais rien n'aurait été possible sans l'équipe organisatrice.

(lire la suite page II)

14^{ème} festival international de théâtre lycéen francophone d'Istanbul

L'événement est mis sur pied pour ces jeunes, très actifs, mais rien n'aurait été possible sans l'équipe organisatrice. Rencontre



Fabienne Altinok

Martin Malenfant

Mettre en place les spectacles, gérer les lycéens... Un festival d'une telle ampleur, cela demande tout un travail de préparation et de coordination. Au coeur de l'organisation, professeurs et metteurs en scène, d'ici ou d'ailleurs. Nous les retrouvons autour d'un pot amical, le samedi 20 avril, après deux jours de festivités.

C'est tout d'abord Fabienne Altinok, la responsable de salle de spectacle et du club de théâtre du lycée Notre-dame de Sion, qui se trouve à la tête du festival. Pour l'occasion, elle est aussi metteur en scène, avec Maud Orain, de la pièce présentée par ses élèves, Viktor Lamouche. Maud participe pour la première fois à l'organisation du festival : «C'est le deuxième jour et je suis déjà fatiguée!», avoue-t-elle en riant. «Je me rends compte qu'il y a plein de petites choses à faire pour que les comédiens soient tranquillisés. Et c'est super de pouvoir leur être utile.»

Maud Orain,
du club théâtre de NDS

L'atelier presse : entre pratique du français et critique théâtrale

Pour ce qui est des stambouliotes, il y a aussi Guillaume Frazier et Eric Collard, du lycée Galatasaray. Eux sont rédacteurs en chef de l'atelier presse du festival. Eclipsé au point presse de la cafétaria pour quelques minutes, Guillaume nous montre les réalisations des lycéens sur Internet : un blog où tous les festivaliers peuvent discuter de ce qu'ils ont vu, ainsi qu'un journal publié en PDF. «Cela permet aussi aux familles de suivre le festival à des milliers de kilomètres», précise-t-il. Pour cela, 26 lycéens se prêtent au jeu : il y a 15 journalistes, 7 photographes, 2 bloggeuses et 2 éditrices, qui s'occupent de la mise en page. Leur mission : publier des articles sur les représentations qu'ils ont vues, «en faisant attention à ce que la critique, bonne ou mauvaise, soit toujours constructive», insiste Guillaume Frazier. «Cet atelier presse est un très bon outil pédagogique, cela les met en situation de pratiquer le français. Ils

sont non-francophones de naissance et doivent discuter, échanger avec des francophones de différents pays, c'est très enrichissant.» En ce qui concerne l'écriture, les jeunes sont libres, mais n'étant pas francophones de naissance, des correcteurs reprennent leurs textes, comme Emmanuelle : «On ne change pas ce qu'ils ont voulu dire, on laisse leurs mots, leur style, mais on corrige la syntaxe et la grammaire. Parfois les tournures sont un peu maladroites à cause de la traduction du turc vers le français, mais ce n'est pas grave, c'est leur manière de parler !» Eric Collard, le deuxième rédacteur en chef, nous explique la démarche de ces lycéens du point presse : «Ils sont tous volontaires et beaucoup sont venus par curiosité. Au départ, ils hébergeaient juste un festivalier, et puis ils se disent : pourquoi pas se rendre utile !» En ébullition autour des ordinateurs, les apprentis journalistes, qui avouent «travailler en s'amusant», nous accordent volontiers leurs impressions et une pause photo. Puis nous retrouvons l'équipe organisatrice.



Esen Özmanav

Apprendre à travers des rencontres uniques

Yann de Lansalut, le directeur du lycée Notre-dame de Sion, remercie tous les participants pour le bon déroulement du festival. On y trouve notamment des anciens de NDS, comme Esen Özmanav, aujourd'hui metteur en scène et comédienne. Elle est une des quinze animateurs d'ateliers. «C'est très enrichissant que les élèves turcs rencontrent des élèves de tant de pays. Nous aussi, cela nous apprend beaucoup d'être avec les jeunes ! C'est un vrai bonheur de réunir le monde entier autour du théâtre», confie Esen. Yenak Karshoğlu est aussi un ancien élève du lycée. Il y a 10 ans, il était à la place des jeunes qu'il aide aujourd'hui en tant que metteur en scène : «C'est très symbolique pour moi de revenir ici. Mon but c'est d'apporter ce que j'aime dans le théâtre, le partager. Quand on est élève ici on est excité, tout passe tellement vite, on se dit qu'on a pas eu le temps de voir tout le monde, et puis au final on est content des rencontres

Vincent Pineau et Valérie Vermonet,
de Cholet, France

qu'on a faites.» Nous retrouvons ensuite l'équipée Galatasaray, avec Guillaume Frazier qui avoue : « Quand on est dedans, on se dit : plus jamais ! Quand on arrête, on se demande : quand est-ce que ça recommence ? » Du travail, une organisation casse-tête, oui, mais la motivation reste : «Les lycéens ont réellement envie de faire ce projet, ils donnent leur énergie et leur bonne humeur, et ça c'est primordial. Pendant un an on travaille sur le projet, et là arrive le moment du test : présenter sa pièce devant un public qu'on ne connaît pas, avec comme objectif de faire passer l'émotion. Ce n'est pas facile pour eux au début, et puis après ils se lâchent et ils s'amusent.» Eric Collard revient, lui, sur les bienfaits du théâtre sur les élèves : «On les voit différemment que pendant les cours, ils se développent, ils prennent plaisir à apprendre. Le but, c'est d'apprendre des autres ; on présente tous des pièces différentes, et dans chacune il

Philippe Toussaint,
du lycée Saint Laurent en Belgique

y a quelque chose d'original. Avant la représentation ils sont stressés mais après ils sont tellement libres, épanouis !» Même son de cloche chez Pierre-Yves Dupuis, professeur au lycée Galatasaray, venu avec ses deux troupes de théâtre en français : «Ce festival est une activité très intéressante pour



la pratique du français bien sûr, mais aussi pour les responsabiliser individuellement, les ouvrir au monde, créer des relations humaines.»

Qu'en pensent les invités du reste du monde? Pour Martin Malenfant, de l'école Chavigny au Québec, le plus, c'est la multi-ethnicité : «D'habitude, nous sommes les seuls de nationalité différente, par exemple on est allés en Italie, il y avait huit troupes italiennes, et une troupe québécoise. Ici il y a plein d'origines différentes, c'est une grande ouverture pour les élèves. Et Istanbul, quelle ville superbe!» Du côté de la Belgique, on retrouve Philippe Toussaint, du lycée Saint Laurent, venu avec ses 41 élèves de l'option théâtre : «Ce festival est leur première vraie expérience théâtrale. Cela leur permet de comprendre comment cela fonctionne, qu'est-ce que le langage théâtral.» Pour lui aussi, le stress redescend enfin : «Quand on répète tout au long de l'année, parfois je me dis que ça n'ira jamais, que je n'aurai pas dû me lancer là-dedans. Et puis finalement tout se passe bien!» Enfin il y a les deux Français Vincent Pineau et Valérie Vermonet, du lycée Sainte-Marie à Cholet. Eux aussi sont ravis : «Nos élèves ont tendance à oublier que ce n'est pas parce que le français est leur langue maternelle qu'on les comprend forcément. En voyant les Turcs s'appliquer pour que le message passe, ils prennent conscience qu'il est très important d'articuler et de bien se poser sur scène. Une fusion entre public et comédiens s'est faite», assure Valérie. «D'ailleurs, ils ne sont pas là pour la compétition, ce n'est pas un festival où l'on remporte des prix. Ils apportent ce qu'ils ont à donner, et ils apprennent en regardant les spectacles des autres», poursuit-elle. Vincent parle lui de responsabilité sur scène : «Le premier jour, ils n'osaient pas trop se mélanger, mais très vite ils apprennent à se connaître, alors ils n'ont pas envie de décevoir.» L'esprit de coopération, les rencontres humaines sont donc au coeur du festival, le français comme point commun, le partage d'une passion, le théâtre, comme objectif.

Au-delà des frontières : Une jeunesse en fête

(Suite de la page 1)

Un jingle, lancé au début de chaque nouvelle pièce, contribuait à créer un rythme endiablé. Chacun des établissements participants a présenté successivement sa pièce, d'un format d'une petite heure, ce qui a permis aux élèves de prendre part aux travaux des autres. Les lycéens étaient à la fois acteurs et spectateurs, puisqu'ils assistaient à chacune des pièces qui leur étaient proposées, toujours avec une grande ouverture et de vifs applaudissements à la fin. Du comique au tragique en investissant de nombreux thèmes sérieux, tels que la guerre, la mort ou le mariage, tous les acteurs ont fait preuve d'un grand dynamisme et d'une réelle volonté de se faire comprendre de tous. La pièce du petit chapeau rouge a marqué les esprits puisque le personnage principal, aphone lors de la pièce, a joué son rôle en play-back. A travers chaque pièce, l'esprit de groupe s'est en effet parfaitement illustré. Après les applaudissements, un point chaud a été réalisé, et les spectateurs ont eu l'opportunité de questionner, féliciter les acteurs, mais aussi apporter des critiques constructives, toujours dans un esprit d'entraide amicale. Les spectateurs pouvaient également s'exprimer par le biais de post-it destinés à recevoir des commentaires anonymes sur les pièces jouées.

A quelques pas de la salle de spectacle, le point presse, en effervescence, a couvert l'événement avec brio. Journalistes, photographes et blogueurs ont été recrutés parmi des lycéens volontaires des lycées Notre-Dame de Sion et Galatasaray. Au total, cette équipe de 25 étudiants menée par le « Chef Guillaume » a réalisé un travail remarquable et de qualité. Equipe sympathique et compétente, elle a relevé le défi de créer un journal quotidien, d'un format de six pages, et un blog relayant le festival. Pendant que certains retouchaient les photos et composaient

leurs articles, d'autres assistaient aux pièces ou effectuaient des interviews afin de rapporter des informations, et les articles étaient finalement relus par des volontaires francophones. Certains membres de l'équipe, les « staffs », ont également prêté main forte à Fabienne Altinok, principale organisatrice, pour les repas, les coulisses, la logistique, et ont affiché une assurance et une motivation surprenantes. Ces jeunes nous donnent une belle leçon en effectuant un tel travail dans une ambiance détendue et sincère. Après avoir rédigé un article, nous avons demandé à un journaliste ce qu'il va désormais faire : « Je ne sais pas, je me promène. » Afin de rendre hommage à ces jeunes qui se sont démenés, parfois jusque 23h, afin de relayer une information à leur image et de qualité, en français, nous vous invitons à découvrir leur blog à festivaltheatreistanbul.com. Si chacun de ces jeunes s'est rendu à Istanbul pour y célébrer le théâtre, nous y avons surtout vu un moment d'échange remarquable. Le silence n'a pas duré bien longtemps, et bientôt, le français était dans toutes les bouches. De nombreux élèves ont été logés par les élèves du lycée Notre-Dame de Sion, ce qui a contribué à tisser des liens forts. L'ambiance était plus que festive, et alimentée par les événements organisés pendant le festival : dîner international, concert, croisière sur le Bosphore et spectacle professionnel. On se souviendra de la danse impulsée par les Canadiens dès le deuxième jour, et des couples internationaux formés pendant le festival. Les adieux, aussi bien entre lycéens qu'animateurs, ont été sincères mais pleins de promesses : entre passionnés qu'ils sont, ils se reverront peut-être l'année prochaine. Pour ne rien oublier de cet événement extraordinaire, nous vous invitons donc à acheter le journal du festival créé par les lycéens.

* Caroline Delaire



Les ateliers, moyen d'expression libéré



En dehors de la pièce de théâtre jouée par chaque troupe, le talent des comédiens amateurs a été remis à l'épreuve par le biais des ateliers. Quinze groupes ont été formés, comptant pour chacun d'entre eux une quinzaine d'étudiants de lycées différents. L'objectif, au terme de trois ateliers de 2h30 chacun, était de créer une scénette, de dix minutes environ, autour du thème de la célébration. Un thème qui correspondait particulièrement bien à l'ambiance du festival !

Les ateliers, qui débutaient dès le deuxième jour du festival, ont été l'occasion comme le prétexte de faire se rencontrer des jeunes de nationalités ou de lycées distincts. Les animateurs - des personnes extérieures recrutées pour l'occasion - n'étaient pas les professeurs des étudiants, ce qui a permis à ces derniers de faire du théâtre en s'enrichissant d'autres perspectives, par d'autres exercices. Une jeune animatrice nous confie même venir d'Izmir spécialement pour l'événement, animée par la passion du théâtre. Les premières activités ont notamment servi à former un groupe soudé, en travaillant sur la confiance en soi et en l'autre. Une fois la complicité établie, les animateurs ont travaillé l'improvisation avec des lycéens qui ne craignaient pas le jugement de leurs camarades. Seul le reste de la séance était consacré à imaginer, mettre en scène et pratiquer la scénette imaginée, mais le résultat a largement été à la hauteur. Les élèves étaient au centre de la création, puisque les animateurs ne leur imposaient rien mais ont plutôt proposé, suggéré, amélioré. Les lycéens ont donc à nouveau été responsabilisés, et ont dû apprendre à proposer, écouter l'autre et faire des compromis, afin de créer une pièce qui soit le fruit d'un travail de groupe.

Mardi, jour de clôture du festival, les étudiants sont passés à nouveau sur scène, groupe par groupe, afin de présenter leur création. Pendant une heure et demie, les quinze troupes se sont succédé avec une cadence élevée, mettant en valeur les différences de rythme et de style. Le résultat est remarquable, notamment si l'on prend en compte le temps accordé à la préparation de la scène, l'absence de décors, le texte et les déplacements exécutés par les étudiants, sans hésitation ou trouble apparents. Musique et éclairage ont même été au rendez-vous, appuyant le rythme de la pièce. Les scènes jouées se sont révélées d'une grande qualité, et l'on peut surtout noter le dynamisme et l'entrain des acteurs qui, par le biais de chaque scénette, ont essayé de faire passer un message à leur audience. Certains jeunes ont inventé un parti politique associé à un véritable programme, ou une religion alternative basée sur le respect de la nature. D'autres encore se sont moqués de la pratique de la circoncision, des Belges et des Canadiens selon les préjugés courus. Enfin, les cérémonies funéraires et matrimoniales ont été beaucoup reprises. Des thèmes qui leur tiennent apparemment à cœur, mais qui ont tous été repris avec beaucoup d'humour.



Cette scénette a été pour beaucoup l'occasion de jouer avec les règles et les traditions théâtrales, de les revisiter, et parfois également, de s'en moquer. Les jeunes jouent avec leurs corps, reprennent ironiquement des exercices traditionnels du monde du théâtre, et utilisent tous les ressorts du comique à leur compte. Le tout pour mettre à profit des idées qui leur sont chères, avec beaucoup de modernité et de fraîcheur. Pouvait-on demander mieux ?

Le Clown Fritz : drôle, ambitieux et généreux

Après le passage sur scène de chacune des quinze troupes lycéennes participant au festival, ce sont désormais aux lycéens d'être spectateur du Clown Fritz qui clôt l'événement, grâce au soutien de l'Institut Français qui a programmé son intervention. Après voir diverti les étudiants, l'acteur revient sur scène pour une séance plus ludique. Il peut ainsi, lors de ce point chaud, revenir sur son parcours de comédien, et plus particulièrement son métier de clown. Après l'avoir remercié de sa prestation, les questions des élèves-comédiens furent, curieux de cette carrière atypique. Ce clown ambitieux est acteur de ses

propres scénarios, et se produit généralement en solo, ce qui nécessite beaucoup d'énergie. Pas facile de trouver des compagnons de scène, car « il faut une certaine alchimie entre acteurs, surtout lorsque l'on n'a pas participé à l'écriture du texte ».

Au travers de ses spectacles, M. Lorenzen nous confie avoir recherché une « forme de clown en dehors du cirque ». Ce clown doit se trouver un prétexte pour être sur une scène à laquelle la tradition affirme qu'il n'appartient pas. Et ce faisant, paraître toujours naturel et spontané, alors que les acteurs reprennent les mêmes formes de comique. La

solution selon le clown Fritz : « Il faut s'amuser sur scène ! ». Pas évident avec un programme très chargé qui limite le nombre de répétitions. Des surprises peuvent être au rendez-vous, et il faut



alors improviser. L'acteur nous confie : « La scène ici devient très glissante avec de la farine, j'ai failli tomber, et à la fin je ne pouvais presque plus bouger... ». Peu importe, l'acteur parle français, anglais, allemand et danois, et a prouvé qu'il savait divertir, mais également faire réfléchir son audience. Sa conclusion est frappante : « J'aime la figure du clown car c'est quelqu'un qui rate tout le temps, mais reste toujours très optimiste. Il dévoile le côté prétentieux et ridicule de l'homme, qui échoue souvent mais ne veut pas l'admettre. Pour autant, échouer ne devrait pas être considéré comme un problème. »

Fabienne Altınok, une énergie au service des festivaliers

Cette année, il s'agissait déjà de la 14^{ème} édition du Festival International de Théâtre Lycéen Francophone d'Istanbul, que le lycée Notre-Dame de Sion héberge depuis 2006. Fabienne Altınok anime également le club de théâtre du lycée qui a joué l'une des pièces du festival. Une expérience qui fait d'elle un témoin pertinent et intéressant. Nous l'interrogeons alors sur la particularité de ce festival. Elle nous avertit immédiatement qu'il ne faut pas le comparer à la dernière édition, celle de 2010. « On a fait venir une troupe professionnelle de 11 personnes, qui ont complètement animé le festival. C'était absolument génial, mais au niveau budgétaire on ne peut pas faire ça tous les ans... »

Pas de différence sur le contenu, qui est resté le même à quelques détails près. On retrouve le principe de l'acteur-spectateur : « Chacun montre sa pièce aux autres et assiste à toutes les pièces. Ce sont les festivaliers entre eux, on n'accepte pas de spectateurs extérieurs », et également les ateliers. Si les élèves travaillent en atelier avec des intervenants, c'est aussi le cas des professeurs turcs qui bénéficient d'une formation pendant les spectacles. Un rythme intensif, mais qui permet la rencontre et le perfectionnement des professeurs associés au festival. A noter cependant, au niveau du contenu, l'adaptation du festival à la modernité et aux loisirs des étudiants : cette année, un blog a été créé afin de relayer les événements du festival de manière efficace et interactive.

La spécificité de ce festival réside surtout dans le fait que cette année, souligne Fabienne Altınok, six pays y participent, ce qui est inédit. C'est une grande et légitime fierté pour l'organisatrice, qui entend défendre le caractère international du festival. Elle rappelle : « A

l'origine, c'est l'Institut Français qui a élaboré le projet, qui était national. Ensuite il s'est internationalisé, mais à hauteur de trois pays étrangers. » Elle se souvient avoir essayé de limiter les inscriptions, mais a été frappée par le nombre de demandes et leur intensité. L'organisatrice considère que les lycées attendaient sans doute avec hâte la reprise du festival, et qu'Istanbul bénéficie d'une telle popularité dans la presse que la ville en devient très attractive. Face à ces demandes, l'organisatrice a dû refuser des candidatures, par manque d'espace et de moyens. Elle s'explique : « Mon gros souci c'est l'hébergement, outre le programme. Les Belges sont venus avec quarante enfants mais ont dû louer leur propre auberge de jeunesse. »

Finalement, Fabienne Altınok a tout de même organisé un festival de théâtre francophone regroupant treize lycées différents. « Il y a d'abord une très belle francophonie, un beau mélange de gens qui viennent de pays tellement différents, avec des pièces de qualité. »



De plus, cette année, les lycéens turcs ont eu l'occasion de rencontrer des personnes de nationalités qui ne leur étaient que peu connues, puisque lors des festivals précédents, c'était surtout

Entre deux spectacles, Mme Fabienne Altınok, principale organisatrice du festival, fatiguée et surbookée, mais toujours aussi charismatique et sympathique, nous accorde quelques instants.

la Bulgarie ou la Roumanie qui étaient présentes, de par leur proximité avec la Turquie. C'était notamment la première fois qu'un lycée marocain demandait à faire partie du festival, ce qui a valu aux lycéens la visite du Consul du Maroc. Cette diversité culturelle a été mise à l'honneur lors du dîner international prévu le premier soir. « Tout le monde apportait des spécialités de son pays. C'était vraiment sympa, et les Marocains ont fait une table sublime, très généreuse. Les Monténégrins ont aussi apporté beaucoup de choses intéressantes, avec des points communs avec les repas turcs. C'est aussi un moyen de communication, autour de la cuisine d'abord. »

Et justement, selon l'organisatrice, le théâtre permet également d'apprendre à communiquer et vivre avec l'autre. Car sur scène, il faut tenir compte de son partenaire, et dans la salle de spectacle, on apprend à respecter l'autre : « On observe du silence, de l'écoute, des applaudissements de folie. Etre acteur, c'est être du coup spectateur, et être spectateur, c'est être citoyen. Le théâtre est une petite société, où il y a des règles ». Les règles, c'est aussi ranger ses coulisses et se responsabiliser, car il faut penser à son costume, prêter des accessoires à ses camarades, etc. Fabienne Altınok résume avec passion : « Quand tu participes à une troupe de théâtre, tu ne peux pas être dans ton petit ego, tu es obligé d'être un groupe. » Et pour cela, il faut se faire confiance. Le théâtre nécessite de lâcher l'emprise que l'on a sur soi-même, sans jugements afin de ressentir la véritable émotion demandée. « C'est un endroit fermé où l'on peut faire ce que l'on veut en toute sécurité. On sait que

c'est juste sur cette boîte noire qu'est la scène, mais on a l'émotion pour de vrai et on a le droit de vivre ce que l'on veut. » La responsable du club théâtre du lycée relève également le fait qu'en français, les élèves turcs ont plus de facilité à se laisser emporter par l'émotion, car selon elle, lorsqu'on l'a des difficultés avec la langue que l'on parle, on essaie de faire passer le message par un autre biais, celui de notre propre corps. « C'est un apprentissage absolument permanent. Cela donne une aisance dans la prise de parole, une prise de conscience de son

corps : à cet âge de l'adolescence où l'on grandit de 10cm par an, ça n'est pas facile de savoir où l'on s'arrête... Les élèves dépassent leurs limites personnelles, chacun avec ses lignes de départ. » Puisque l'épanouissement personnel est l'objectif affiché du théâtre, ce festival ne propose pas de prix, et l'organisatrice s'en défend. Pour elle, cela reviendrait à comparer le festival à du théâtre professionnel, et cela ne tiendrait pas compte des progrès considérables, mais propres à chaque élève.

Quand aux « staff » qui ne pratiquent pas le théâtre pendant le festival, mais soutiennent avec dynamisme l'organisation de Mme Altınok, elle les admire tout autant. « Je ne sais pas par quel miracle ils arrivent à effectuer tant de travail. » Et effectivement, avec beaucoup d'humour, ils se présentent comme ses esclaves ! Elle souligne leur autonomie et prise de responsabilité, après un court briefing de 45 minutes. « L'adolescent, quand tu lui donnes un outil comme ça [le blog], il s'épanouit d'une façon fabuleuse. C'est vraiment valorisant, et ce sont des choses qu'ils n'apprennent pas en cours. »



Fabienne Altınok organise le festival d'une main de chef

L'Institut français et l'« École du spectateur »



L'Institut français d'Istanbul a soutenu cette année le Festival International de Théâtre Lycéen Francophone en programmant le spectacle « Klunet », solo de clown d'Heinzi Lorenzen, qui a clôturé le festival. L'année dernière, il avait organisé un atelier de formation sur l'« École

du spectateur » en direction des professeurs des lycées français et francophones d'Istanbul, d'Izmir et d'Ankara, qui avait rencontré un beau succès et qui a indirectement permis la réactivation du festival, en sommeil depuis deux ans. Ekim Öztürk, Responsable de l'action culturelle à l'Institut français d'Istanbul, nous explique que l'initiative de ce projet est conjointement venue de l'Institut français et du Théâtre de la Ville de Paris. Les deux institutions culturelles ont d'abord commencé par collaborer sur la diffusion du spectacle *Rhinocéros*, mis en scène par Emmanuel Demarcy-Mota et programmé l'année dernière dans le cadre du Festival de Théâtre d'Istanbul. « Au fur et à mesure de nos échanges,

précise Ekim Öztürk, nous avons développé ce projet de formation, qui a eu lieu en juin dernier. L'objectif était de former des professeurs qui soit animaient un club de théâtre, soit étaient amenés à utiliser le théâtre dans leurs cours. La formation portait sur l'accompagnement des jeunes à un spectacle de théâtre. Cela revient à aborder la manière dont un texte est présenté sur scène, et ce dans toutes ses dimensions, afin de donner aux lycéens les clés de compréhension d'un spectacle. Au-delà de la théorie, il y a également un aspect pratique dans la formation qui est tout autant important ». Bien que l'aspiration première du projet fut celle de former les professeurs, Ekim Öztürk

ajoute : « Il y avait aussi l'idée en arrière-plan de relancer cette dynamique de festival, de donner une nouvelle impulsion. Le théâtre est un outil de travail formidable pour la pratique du français, et l'Institut français est sensible à cela, tout comme le sont les directions des lycées francophones ». Cette année, la formation est reconduite, avec les mêmes professeurs-apprentis (22 au total) et les mêmes formateurs. Peut-on espérer que ce projet s'inscrive plus longuement dans le temps ? « Si nous sentons qu'il y a encore matière à exploiter, nous reconduirons le projet. D'autant plus que l'année prochaine, la formation pourra s'appuyer une fois de plus sur le Festival de Théâtre d'Istanbul. »